

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

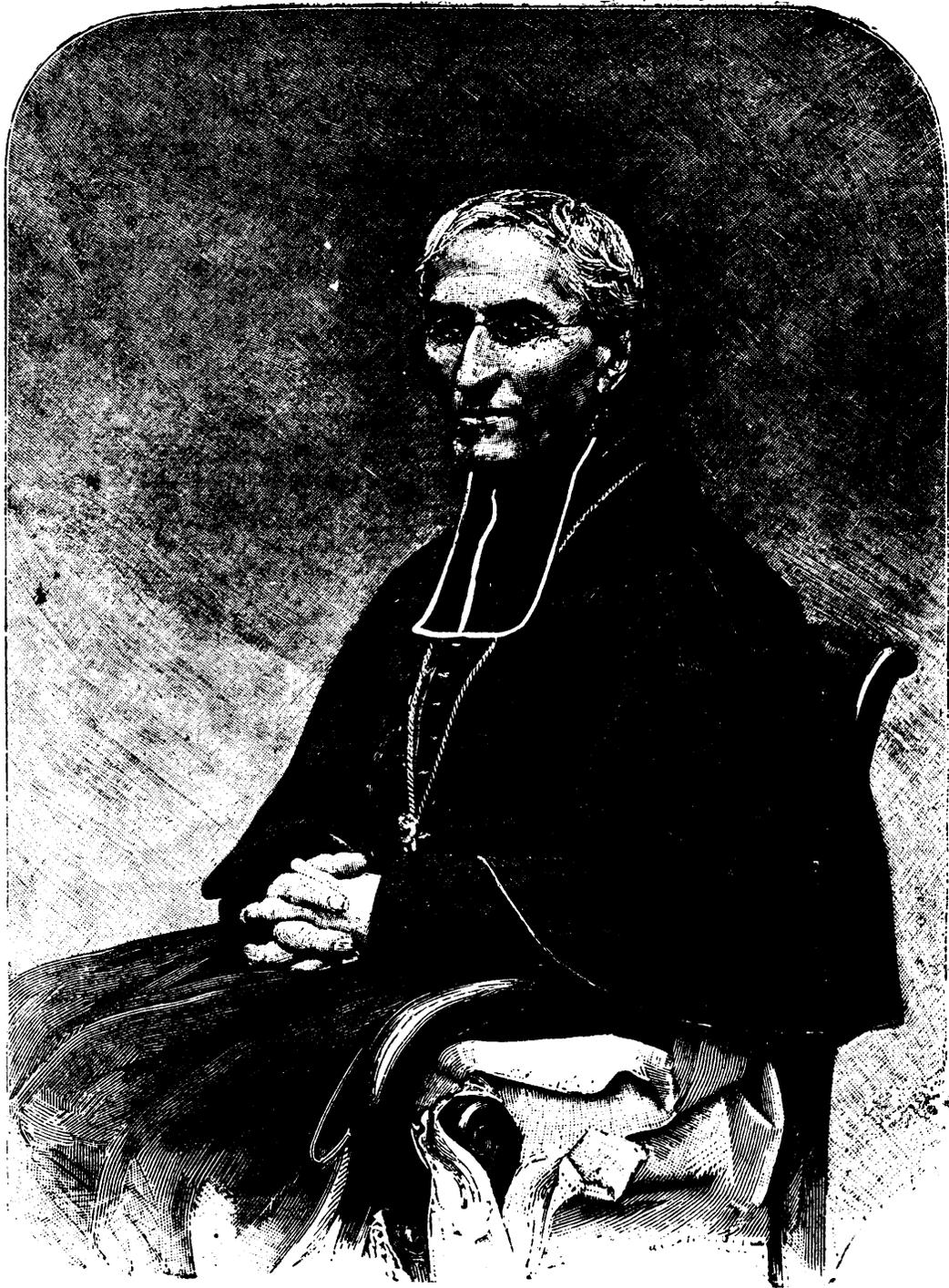
- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

8ème année, No 122—Samedi, 4 septembre 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



S. G. MGR RICHARD, LE NOUVEL ARCHEVÊQUE DE PARIS

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 4 septembre 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Lédieu. — Poésie : Reste toujours enfant, par Jeanne Vignier. — Simple mot, par Hermance. — Le nouvel archevêque de Paris. — La nouvelle Guinée. — Recréations de la famille. — La navigation aérienne. — Choses et autres. — Feuilleton : Les deux sœurs (suite).

GRAVURES : S. G. Mgr Richard, archevêque de Paris. — Le Canada à l'Exposition coloniale de Londres (Angleterre) ; Trophée d'agriculture (aile-est de la tour centrale) ; Trophée de gibier et de fourrures du Canada. — La navigation aérienne. — Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

VINGT-HUITIÈME TIRAGE

Le vingt-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'août), aura lieu lundi, le 6 septembre, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



UN point noir s'est montré tout à coup à l'horizon, à l'improviste, la semaine dernière, et aussitôt l'attention des diplomates et des généraux s'est portée de ce côté.

L'équilibre européen, que la sagesse soutient et que l'ambition combat constamment, est semblable à une coupe pleine d'eau que le moindre souffle fait déborder.

Que l'atmosphère politique soit ébranlée en quelque coin de l'Europe, et on voit aussitôt les vagues se soulever et trop souvent se changer en flots de sang.

Bien que l'idée d'un système destiné à balancer les devoirs et les droits respectifs d'états inégaux en force, soit neuve, elle n'a rien changé au mode ancien, et toujours ce sont les petits qui sont à la merci des forts.

Nous venons d'en avoir une preuve là-bas, en Orient, dans cette étrange contrée qui s'étend de l'Autriche à la Russie, et dont la population est composée des Etats les plus disparates et les plus hétérogènes qu'on puisse imaginer.

*** Quand tout le monde dormait en paix et que la tranquillité de la machine ronde semblait être bien assise pour longtemps, le télégraphe nous a appris tout à coup la nouvelle la plus inattendue possible.

Un prince, roi de fait de la Bulgarie, le prince Alexandre de Battemberg, venait d'être enlevé de son palais et emmené on ne savait où.

En même temps quelques individus prenaient sous leur bonnet de constituer un gouvernement provisoire.

Quand les divers cabinets d'Europe reçurent cette nouvelle, aucun d'eux n'y voulut ajouter foi, et on doit reconnaître que la chose semblait assez invraisemblable.

Nous ne vivons plus en effet à une époque où l'on enlève des rois aussi facilement que cela.

J'aurais admis la possibilité du cas en Amérique, car je reconnais à nos voisins une audace et une habileté remarquable en matière d'enlèvement. N'avons-nous pas vu maintes fois en effet des cochers enlever les filles de leurs maîtres, et dernièrement encore des pêcheurs de New-York venir nous prendre notre poisson et même nos douaniers qui trouvaient le procédé un peu sans gêne. Mais enlever un roi en Europe, en plein dix-neuvième siècle. C'est raide !

*** Par une nuit parfumée du mois d'août, quand tout reposait dans le palais royal, tout, le prince et surtout ses gardes, quelques gaillards ne doutant de rien, entrèrent tranquillement dans la chambre de leurs souverain et donnant à celui-ci une tape familière sur l'épaule, le réveillèrent et lui dirent de s'habiller.

Le brave Battemberg a dû croire tout d'abord à une fumisterie et la trouver très mauvaise.

Peut-être allait il faire mine de se fâcher, quand les étranges noctambules lui apprirent, à sa grande surprise, qu'ils ne voulaient plus de lui pour prince régnant et qu'on allait le faire voyager.

— Mais où me menez vous, demanda-t-il ?

— Ma foi, dirent les autres, nous s'en savons trop rien, mais il y a en bas des Russes qui vous conduiront. Allez vous-en, c'est tout ce qu'on vous demande.

Que faire ? Rire, se fâcher, discuter ? Non, il fallait obéir et c'est ce que fit le prince.

C'est ainsi qu'il fut conduit non loin de l'embouchure du Danube, sur un coin de la terre du czar de toutes les Russies, souverain qui n'était pas tout à fait l'ami du prince enlevé.

*** Le premier moment de surprise passé et après avoir bien ri de l'évènement, les hommes d'Etat se dirent qu'après tout, le cas n'était pas si drôle que cela, et le vieux Guillaume demanda la liberté de son ex-sujet, car le prince de Battemberg est allemand pur sang.

Le czar ne refusa pas, témoigna même un grand étonnement qu'il ne ressentait guère, je crois, et le prisonnier fut conduit en Allemagne, d'où il a fait dire aux Bulgares qu'il ne voulait plus retourner dans un pays où l'on ne peut dormir tranquille.

Ce refus a exaspéré ses anciens sujets qui, après l'avoir mis à la porte et voyant qu'il ne revient pas sonner pour rentrer, veulent à tout prix le réintégrer dans son palais.

En cela, les Bulgares ressemblent beaucoup aux Belges.

Quand ceux-ci, pour imiter tous les autres peuples, s'avisèrent, de temps en temps, d'aller casser quelque vitres à la maison du roi, Léopold I^{er}, celui-ci paraissait aussitôt au balcon, avec une valise à la main, et leur disait avec bonhomie :

— Mes amis, ne vous fâchez pas, ne cassez pas de vitres que vous serez obligés de payer plus tard. Vous voulez que je m'en aille, je suis prêt, laissez-moi finir ma malle et je descends.

Aussitôt, les braves gens, déconcertés de voir que leur roi prenait la chose au sérieux, le suppliaient de rester et s'en allaient en criant à tue-tête : "Vive Léopold !"

Et Léopold restait.

*** Je sais bien qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et que les sottises ont été de mode dans tous les temps, mais j'éprouve toujours un certain plaisir à constater celles que l'on commet de nos jours, dans le siècle de liberté par excellence.

En France, deux hommes, l'un Anglais, l'autre Allemand, s'avisent un jour de dire que le gouvernement a eu tort d'expulser le duc d'Aumale.

Vlan ! à la porte.

En Allemagne, un homme qui n'est pas de l'avis de Bismark est vite conduit à la frontière.

En Russie, un citoyen qui s'avise de dire que les Polonais sont maltraités est envoyé en Sibérie.

En Turquie, on empale les récalcitrants ou on leur donne du *mauvais café*.

Au Mexique, un journaliste qui se permet d'écrire qu'il fait beau temps, sans avoir soumis sa copie au ministre, est aussitôt logé dans une voiture et conduit à la frontière.

Le prince Alexandre a eu son tour, voilà tout !

*** Un autre homme qui cherche à attirer l'attention sur lui, est un certain docteur italien qui prétend avoir trouvé le secret de vivre sans manger.

Sans manger n'est pas précisément le mot, mais il a réduit la question de nourriture à sa plus simple expression. Ce monsieur a inventé un liquide spécial et il suffit d'en prendre quelques gouttes pour entretenir la vie, les forces, etc.

Après avoir parlé un peu partout de son invention et n'ayant pas réussi à trouver un homme qui consentit à ne pas prendre pendant trente jours d'autre nourriture que son breuvage magique, l'inventeur vient de se décider à faire l'expérience sur lui-même.

Il va donc imiter cet excentrique américain qui, autrefois, fit grand bruit en jeûnant quarante jours. Je lui souhaite beaucoup de plaisir.

*** En supposant toutefois que cet original réussisse à prouver tout ce qu'il a avancé, qu'il ait trouvé un liquide qui remplace toute autre nourriture, j'espère bien que l'usage n'en deviendra jamais général.

Qu'on s'en serve dans des cas extrêmes, quand on n'a pas autre chose à se mettre sous la dent, qu'on a de longues marches à faire, je le comprends, mais en dehors de cela, je crois qu'on aimera toujours mieux le vieux système.

Remplacer tout un repas par quelques gouttes d'un composé quelconque, paraît admirable au premier abord, mais cela n'a pas de sens commun.

Supprimer le déjeuner, le dîner et le souper, serait le coup le plus terrible porté à nos habitudes, j'irai même plus loin, ce serait détruire la famille.

N'est-ce pas en effet à l'heure des repas que, père, mère et enfants se réunissent après s'être dispersés pendant quelques heures, n'est-ce pas autour de la table qu'on goûte mieux le plaisir de se voir et de causer. Qui ne garde le souvenir des grands dîners de famille auxquels il a assisté dans son enfance. Ce sont des évènements, des dates, qui restent gravés dans la mémoire. On revoit les parents, les amis, on se revoit soi-même tout petit et on se souvient des vieillards qui ont disparu.

Laissons donc faire notre Italien, et gardons nos vieilles coutumes.

Et puis, qui nous dit qu'il n'est pas animé des meilleures intentions, et que ce chercheur ne rendra pas service aux générations futures.

*** Comme vous le voyez, je m'occupe beaucoup aujourd'hui des étrangers, mais il est bon souvent de voir ce qui se passe en dehors de notre entourage, afin de nous renseigner.

Vous m'avez sans doute trouvé quelquefois dur envers les Anglais, injuste peut-être, mais je vous prie de croire cependant que je n'ai jamais dit d'eux autant de mal que leurs propres journaux.

C'est ainsi que j'ai parlé souvent de l'infériorité de leurs généraux et de leur armement, eh bien ! on affirme à Londres même, que les canons anglais ne sont dangereux que pour ceux qui les manœuvrent, que les fusils sont vieux, que les sabres et les baïonnettes sont en fer blanc, et que la corruption et l'impéritie règnent dans tous les ministères.

Les affaires vont mal, le peuple, énérvé, a cessé de croire en lui-même et, vienne une guerre, il ne combattrait plus avec cette confiance qui est la moitié de la victoire.

*** Il vient de mourir en France un homme qui a joué un rôle considérable dans cette Lorraine, restée si française malgré l'annexion.

Ce grand Français, cet homme de cœur, ce patriote convaincu, ce soldat qui gagnait des victoires même en temps de paix, portait la soutane, c'était Mgr Dupont des Loges, évêque de Metz.

Je me souviens de lui, j'ai eu l'honneur de lui

être présenté quelques années avant la guerre, à une époque où nul ne pouvait supposer que la belle province qui formait son diocèse deviendrait un jour soumise au joug des teutons.

C'était un homme doux et bienveillant, surtout pour les jeunes gens, les soldats qu'il aimait particulièrement, et toujours on voyait son œil s'animer quand on parlait de la patrie.

L'anecdote suivante, que rappelle un journal de Paris, prouve combien était ardent son patriotisme.

Après l'annexion, les autorités allemandes firent mettre une sentinelle à la porte de l'évêché. L'évêque protesta contre cet honneur; il expliqua à la "commandature" qu'il se savait trop aimé de ses diocésains pour avoir besoin d'être gardé contre eux, et que si on avait voulu l'honorer, on n'avait réussi qu'à l'humilier dans son patriotisme.

Le commandant répondit que ses ordres étaient formels et qu'il ne pouvait les transgresser; que d'ailleurs la sentinelle et les plantons se tenaient tout à fait à la disposition de l'évêque.

Le lendemain, le prélat donnait l'ordre au planton de service de monter dans sa voiture, il y montait après lui et allait le déposer à l'état major.

On en rit beaucoup à Metz. Ah! c'est qu'il était têtue et bien français, cet évêque breton!

Plus tard, après la guerre, quand il avait déjà refusé deux fois la croix sous l'Empire, il écrivit à M. Thiers :

Si les services que j'ai pu rendre à l'armée française pendant la guerre, si mon inaltérable attachement à la France méritent quelque récompense, je serai fier de porter en souvenir de la patrie absente la croix de la Légion d'honneur.

Et c'est alors seulement qu'il attachait le ruban rouge sur sa soutane violette.

Saluons donc cette tombe, c'est celle d'un grand citoyen et d'un saint évêque.

. Le Canada occupe une place des plus honorables à l'Exposition Coloniale, à Londres.

Nous avions à lutter contre les merveilles des Indes et de l'Australie, mais nos splendides fourrures et nos produits agricoles ont enlevé le succès.

Le Monde Illustré donne aujourd'hui deux gravures, deux trophées qui font honneur à notre pays et font ressortir la beauté de nos envois.

Nombre de canadiens ont été félicités par le prince de Galles et ce qui est plus pratique, ils ont pris des commandes importantes dans différents genres d'industrie locale.

. L'ouverture du grand Bazar de la Cathédrale a eu lieu au moment où vous lirez ces lignes.

Vous connaissez l'importance de l'œuvre et vous savez que c'est un devoir pour nous tous d'y coopérer dans la mesure de nos forces.

Saint Pierre de Montréal est un monument splendide élevé à Dieu par la foi des fidèles canadiens.

Il ne faut laisser inachevé ce temple admirable commencé il y a seize ans.

. Le hasard m'a mis sous les yeux un journal français, publié à Bucharest, l'Etoile Roumaine.

Je l'ai lu avec le plus grand plaisir, car j'y ai constaté une fois de plus avec orgueil que la langue française est parlée et en grand honneur dans ces contrées orientales.

Comme chez nous, les journalistes se chamaillent entre eux, mais il faut le constater, leurs disputes n'ont pas le ton de gens mal élevés qui distinguent certains contrebandiers de la presse de notre pays.

L'Etoile Roumaine et l'Indépendance se reprochent mutuellement de ne pas écrire français, c'est le vieux jeu; cependant les lignes suivantes valent la peine d'être reproduites pour donner une idée du genre adopté en Roumanie.

L'Indépendance reproche à notre rédacteur en chef de ne pas assez corriger le français de notre feuille. Est-ce que la gazette de M. Georges Em. Labovary veut recommencer la scie d'il y a huit mois? Nous ne croyons pas, car alors elle a été servie par nous à souhait. En tous cas, on ne doit pas parler à la seconde page du bon français, quand dans le même numéro, en première page, on insère des phrases construites comme, celle-ci, par exemple :

Mais en admettant qu'il n'y ait pas moyen de revenir sur le passé, il faudrait, cependant, etc.

Professeur va!

Ce : Professeur, va! est impayable.

LÉON LEDIEU.



RESTE TOUJOURS ENFANT

Reste toujours enfant, chère petite fille;
Ma nignonne au cœur d'or, si naïf et si pur;
Mon bel ange adoré, dont le doux regard brille;
Enfant, pour qui le ciel reste toujours d'azur.

Reste toujours enfant, mon blond chérubin rose;
Beau trésor enchanteur du foyer paternel;
Conserve le sourire en ta lèvre mi-close,
Il réjouit si bien le regard maternel.

Oui, Dieu fit le bonheur pour toi, mon petit ange;
Pour le petit enfant qui va le cœur joyeux,
Qui chante tout le jour, gracieux mésange,
Fixant ses yeux charmés sur la voûte des cieux!

JEANNE VIGNIER.

SIMPLE MOT

A MARGUERITA

"Je suis sensible à l'amitié,
"C'est mon seul bonheur sur terre;
"Et je regarde avec pitié
"La femme dont le cœur peut se taire."

UI êtes-vous, charmeuse, qui venez réveiller Hermance et lui faites reprendre sa plume, toute rouillée depuis de longs mois?

Qui êtes-vous?...
Vous avez dit : *amitié, sympathie*. Vieilles avant les années, une expérience chèrement acquise me prouve que ce sont encore les deux meilleurs lots de la vie : topez-là, amie.

Hermance, qui n'écrivait plus, renaît pour vous donner une chaude poignée de mains.

Avec monsieur le rédacteur et les amies lectrices, je vous dis : Soyez la bienvenue! Faites-nous goûter à plus longs traits le charme de votre plume, surtout..., surtout donnez aussi un peu de votre affection à Angéline et Ninette, l'une en ce moment à Boston, l'autre à Cacouna, blonde et brune, prenant la vie telle qu'elle leur arrive, douce et facile.

Si la nouvelle de votre sortie leur parvient—ce qui est probable—elles ne vous pardonneront jamais de les oublier.

A bientôt, n'est-ce pas?

HERMANCE.

Nous avons reçu le télégramme suivant :

Chambly Bassin, 28 août 1886.

A MARGUERITA,
Monde Illustré, Montréal.

Merci pour votre appréciation. Je vous lirai avec plaisir.
D'habitude, j'aime qui m'aime.

REINE.

LE NOUVEL ARCHEVÊQUE DE PARIS

(Voir gravure)

Une notification officielle de la prise de possession de l'archevêché de Paris, par Mgr Richard, a été faite sans retard.

Aussitôt la mort du vénérable cardinal Guibert constatée, Mgr Richard a assumé les fonctions archiépiscopales, comme ses droits de succession le lui prescrivaient.

Le premier acte de Mgr Richard, en prenant en main la direction du diocèse, a été de faire part de la mort de son vénéré prédécesseur et de son avènement au siège archiépiscopal à S. S. le Pape, au président de la République et au ministre des cultes.

La lettre adressée à M. Goblet renfermait les titres du nouvel archevêque à la prise de possession du diocèse.

Le nouvel archevêque de Paris est âgé d'environ soixante-cinq ans. Il est né d'une famille noble, de la Loire-Inférieure, et il possédait une belle fortune avant d'être appelé à aider à Mgr Guibert dans l'administration du diocèse de Paris. Mais les aumônes et les bonnes œuvres ont dû absorber bien plus que ses revenus.

Son nom complet, dont il ne porte que la moitié

depuis son entrée en religion, est Richard de la Vergne. Il était évêque de Pelley lorsqu'il fut appelé, en 1875, à devenir le coadjuteur avec succession future du vénéré prélat qu'il remplace aujourd'hui sur ce siège archiépiscopal auquel ses vertus et ses mérites ne peuvent manquer de donner un nouveau lustre.

LA NOUVELLE GUINÉE

LA Nouvelle-Guinée (possession anglaise) est une contrée riche et fertile, aussi grande que la France et l'Angleterre réunies. Le commissaire anglais chargé d'établir le protectorat sur une partie de ce pays (une autre côte étant à l'Allemagne) était le major général Peter Scratchley.

Le guerrier de la Nouvelle-Guinée, avec ses peintures, a l'air pittoresque et belliqueux. Il se costume avec des plumes éclatantes, des coquillages, des feuilles d'arbres qu'il arrange en longs rubans; d'une main il porte la lance, de l'autre l'arc et quelques flèches; une longue arête de poisson qui lui traverse le nez complète son costume. Les hommes sont petits, mais bien faits, et aussi agiles qu'un chat. Les femmes portent une sorte de jupon allant de la taille aux genoux; les bras, le cou, la chevelure, les oreilles sont ornés de coquilles. Le buste est tatoué.

Ils construisent des maisons dans des arbres au milieu des branches, comme un nid, qu'ils appellent "Dobo"; cela donne à la contrée un aspect des plus bizarres. Mais ils ne font pas de



ces huttes leurs résidences habituelles, ce ne sont que des refuges en cas d'attaque de tribus ennemies. Ils peuvent y tenir de dix à douze personnes.

L'homme blanc était pour ainsi dire inconnu dans ces régions qui sont vraiment merveilleuses de végétation. Mais tout est à l'état sauvage; les chemins qui vont de tribus à tribus sont si étroits, qu'on a peine à passer deux de front.

Le plus grand village est Maopo, capitale de l'Aroma; c'est là qu'eut lieu l'entrevue entre les chefs et sir Scratchley.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 221.—JEU DE DOMINOS

Proposons cette fois un carré plus facile, qu'un enfant trouverait en s'amusant.—Quels sont les deux Dominos qui, associés aux sept Dominos blancs, font le carré dont la somme est douze dans toutes les lignes?

SOLUTIONS :

No 218.—Les mots sont : Première et Réprimée.
No 219.—Le mot est : Porte-feuille.

No 220.

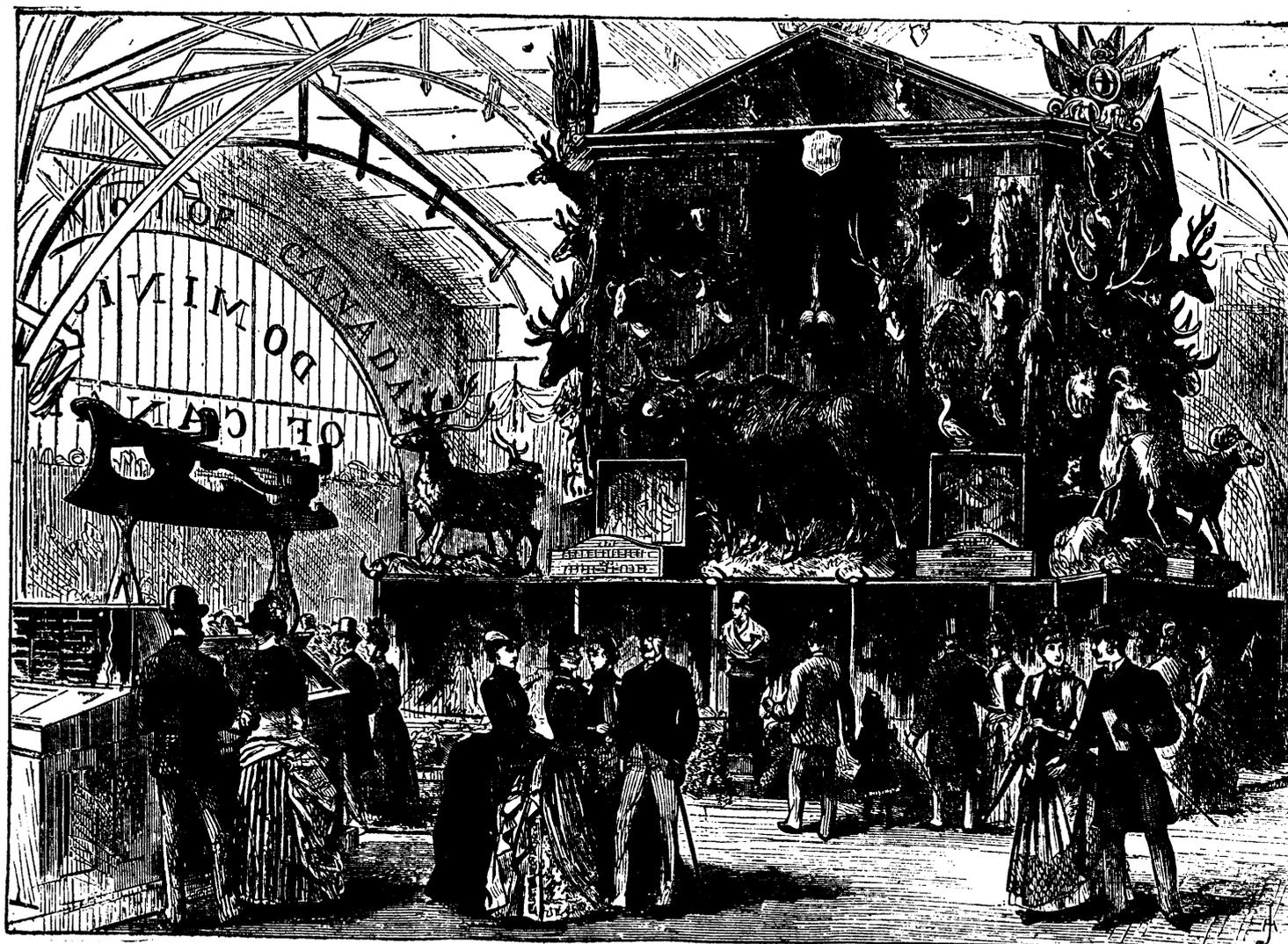
BLANCS.	NOIRS.
1 F 2e C	1 F 2e F
2 C 5e F, échec	2 R 6e F
3 F 1er D, échec et mat.	

ONT DEVINÉ :

Mlle Eugénie Cinq-Mars, Louiseville; Dame Louis De-lorme, Montréal; A. N. P., Beauré; Mlle D. M. Légaré, Montréal.



TROPHÉE D'AGRICULTURE (AILE EST DE LA TOUR CENTRALE)



TROPHÉE DE GIBIER ET DE FOURRURES DU CANADA
LE CANADA A L'EXPOSITION COLONIALE DE LONDRES (ANGLETERRE)

LES TOQUÉS DE LA NAVIGATION AERIENNE

DLUTARQUE rapporte que, dans le but de détourner les jeunes Spartiates de s'adonner à la boisson, leurs instituteurs laissaient quelques esclaves s'enivrer devant eux. C'est pour obtenir un succès de la même nature, que nous allons résumer les projets les plus originaux et les plus déraisonnables éclos dans les cervelles mal préparées à la solution d'un problème aussi compliqué que la direction des ballons.

En agissant de la sorte, nous avons la persuasion que nous servirons puissamment au progrès de l'art que nous aimons, et qui, depuis l'année terrible, est si populaire à Paris. En effet, les pires ennemis de la navigation aérienne ne sont pas ceux qui en nient les principes et qui déclarent qu'on ne peut trouver aucun point d'appui dans l'air. Ce sont les inventeurs fantaisistes qui cherchent à faire oublier les travaux des Henri Giffard, des Dupuy de Lôme, des Gaston Tissandier, des Gabriel Yon, de tous ceux qui appliquent à l'étude de l'air les conquêtes de la mécanique.

Mais avant de présenter à nos lecteurs un tableau dans lequel nous résumerons les principales excentricités imaginées dans le but de lutter contre le vent, nous demanderons la permission de raconter un accident singulier arrivé avec le plus simple de tous les appareils aériens.

Si nous rappelons cette histoire, c'est afin de montrer qu'il suffit d'un bout de corde négligée pour infliger des tortures d'un genre tout nouveau et plus cruelles que toutes celles auxquelles les bourreaux chinois ont jamais pu songer.

Cet accident, si singulièrement instructif, est arrivé avec une montgolfière perdue, c'est-à-dire le plus simple et le plus rudimentaire des appareils aériens, le seul qui soit à la disposition des prolétaires de l'atmosphère, c'est-à-dire les pauvres aéronautes n'ayant pas les moyens de payer le gaz, et même obligés d'économiser la quantité de paille qui leur sert à gonfler leur véhicule aérien.

En effet, la montgolfière perdue n'emporte pas de foyer. On la chauffe avec quelques bottes de paille, elle s'élève avec une force plus ou moins grande, suivant la manière dont on a poussé le feu, et tombe où elle peut. L'aéronaute qu'elle entraîne dans les airs ne possède aucun moyen ni d'accélérer son mouvement ascendant ni de le ralentir, ni de prolonger le temps qu'il reste dans l'air ni de le diminuer.

Je connais un praticien fort dévoué pour son art, qui porte le nom de Gratien, comme un héros de Shakespeare. Il eut l'idée de donner aux habitants de Courbevoie le spectacle de l'ascension d'un acrobate nommé Navarre, qui devait exécuter des cabrioles autour d'un trapèze. Gratien chauffa si bien la montgolfière qu'elle bondit avec une force terrible. Navarre, stupéfié, ne put effectuer son rétablissement sur sa barre ; au lieu d'exécuter ses cabrioles, il lâcha prise et tomba d'une hauteur plus grande que celle de la tour Eiffel. Le corps frappa si rudement le sol, que sa silhouette s'imprima en creux de plus d'un pied de profondeur.

Ses os furent brisés en petits fragments. Un d'eux fit explosion, perça la chair et la peau, et alla tomber à quelques pieds. L'étoffe, libérée, bondit encore et alla retomber à la place Saint-Michel, où elle faillit recouvrir, en les asphyxiant tous, les voyageurs d'un omnibus.

Une autre fois, Gratien voulut partir lui-même. En apparence, l'ascension fut heureuse. Mais, pendant qu'il était en l'air, on n'avait pas songé à abattre les deux mâts qui avaient servi au gonflement. Un d'eux tomba, et dans sa chute ouvrit le crâne à un jeune soldat qui revenait du Tonkin.

Un peu plus tard, une corde, une simple corde, que Gratien avaient négligée, lui infligea une torture plus cruelle que celles imaginées par les bourreaux chinois et les inquisiteurs.

Gratien chauffait la *Vidouvillaise*, afin d'envoyer dans les airs sa femme, qui porte le nom d'Albertine, que l'affiche transforme quelquefois en Albertina, pour la changer en Espagnole.

Albertine ou Albertina n'avait jamais été plus coquettement habillée. Elle portait une robe de

naire par la dilatation insensée de la masse d'air qu'elle renfermait sous sa toile, s'élança aux applaudissements de la foule, entraînant la nacelle dans laquelle se trouvait Albertine, qui souriait aux spectateurs.

Malheureusement, Gratien ne s'était pas aperçu qu'une des cordes, qui avaient servi à maintenir le mobile aérien, n'avait pas été ramenée dans l'intérieur du panier, et que, agitée par le mouvement qu'on avait donné à l'équipage, elle s'agitait en sifflant dans l'espace.

Le hasard voulut que cette grosse ficelle, qui se tortillait comme les cheveux de Piliphone, s'enroulât autour de l'index de la main gauche de Gratien. Il fut saisi au moment où il étendait les bras pour manifester son enthousiasme d'avoir réussi d'une façon si inespérée, et par conséquent si satisfaisante.

Le plancher de la nacelle sur laquelle reposaient les pieds d'Albertine étaient à peine arrivés au niveau du front des spectateurs, que l'on vit un étrange spectacle : un homme la suivait, suspendu

par une main ! Pendant quelques instants fugitifs, on crut que Gratien avait voulu donner un complément de spectacle et faire une surprise à une population si aimable, mais les épouvantables contorsions du patient ne tardèrent pas à faire comprendre ce qui s'était passé et à exciter un sentiment d'horreur !

Au même instant, Gratien éprouve une incroyable douleur à la main gauche, et s'aperçoit avec stupeur que ses pieds ne touchent plus terre, sans qu'il pût comprendre comment il tenait malgré lui à la montgolfière.

Quoiqu'il ne soit pas spirite, il s'imagina que c'était le fantôme de Navarre qui, pour venger sa mort cruelle, le saisissait, l'enlevait, et allait le précipiter dans l'espace lorsqu'il l'aurait élevé à une hauteur suffisante.

Mais il n'eût pas le temps de continuer ses suppositions folles, car la douleur était si vive, qu'il perdit presque entièrement connaissance. Cependant, il lui restait assez de sentiment pour se rendre compte de la sensation qui lui étreignait les phalanges !

Le soleil dorait la *vidouvillaise* de ses rayons les plus chauds, de sorte que, au lieu de se refroidir, l'air se réchauffait, et que la montgolfière montait toujours, avec une vitesse croissante.

Le choc de l'air frais remis, en quelque sorte, Gratien en possession de lui-même, autant qu'on peut l'être dans une position si douloureuse et si extraordinaire.

Sa position dépassait en horreur tout ce qui peut se narrer. La seule chose qu'il ignorât, était la nature du nœud qui s'était formé, à l'aide de ce que l'on appelle une double clef croisée, et qui était si intime qu'il ne pouvait le dénouer. Bien au contraire, au fur et à mesure que la pression s'exerçait la liaison devenait plus intime.

Dans toutes les combinaisons que peut faire une corde en s'enroulant autour de deux doigts, il n'y en a qu'un nombre bien petit qui puisse donner lieu à cette ligature singulière. On pourrait parier *a priori*, un million contre un franc, que la double clef ne se formera pas.

Gratien qui, comme tout aéronaute, connaît le maniement des cordes, devait remarquer que l'assemblage fortuit était une combinaison éphémère, qui ne devait pas tarder à se dénouer. Il se voyait donc précipité à la surface de la terre, de la même manière que l'avait été Navarre. Il se sentait de



Un homme la suivait suspendu par une main. — Page 141, col. 3.

danseuse, un maillot à paillettes et des fleurs dans les cheveux. Elle avait autour de la taille une ceinture rouge en soie brochée. Elle devait prendre place dans une charmante nacelle en osier à jour, toute neuve.

Le temps était très favorable, quoiqu'il y eût un peu de vent. Le soleil brillait d'un grand éclat. La foule était considérable, les autorités aimables, la recette honnête, ce qui n'arrive pas toujours.

La paille avait été mouillée par une pluie tombée de la veille. Lorsqu'on s'en était aperçu, il était trop tard pour en faire venir d'autre ; on s'était contenté de la faire sécher. On avait mal réussi, de sorte qu'elle n'avait pas convenablement brûlé, quoique Gratien eût pris très consciencieusement la peine de l'arroser d'alcool.

Cependant, à force de soins et de souffle, Gratien était parvenu à réparer ce défaut de chaleur. Sa montgolfière, poussée avec une force peu ordi-

là réduit, comme cet infortuné, à l'état de bouillie sanglante. Le spectacle odieux qu'il avait contemplé lorsqu'il avait relevé ce cadavre incrusté dans le sol de Courbevoie, lui revenait avec tant de vivacité, qu'il lui semblait que cette sensation pénétrait toute la substance de sa cervelle. Il lui semblait déjà qu'il partageait son sort, et que son corps, détaché soudainement, allait traverser les airs... Mais pour une tradition effrayante, cette catastrophe semblait perdre soudainement de ses terreurs. La souffrance produite par la corde, qui entrait de plus en plus profondément dans l'épaisseur des chairs, effaçait par intervalles ces appréhensions stupéfiantes.

Effrayantes alternatives qui déchiraient l'âme du malheureux, suspendu entre ciel et terre ! Horrible choix entre deux issues également épouvantables ! Dilemme posé en pleine atmosphère, dépassant toutes les souffrances que l'on peut endurer à la surface de la terre !

S'il est vrai que le nombre des sensations qui se succèdent donne une mesure de la durée du temps, en quelques minutes Gratien vécut une longue vie de douleurs. Mais après cette lutte interminable de pensées folles, terrifiantes, qui se combattirent pendant quelques secondes, l'instinct de la conservation l'emporta. Gratien essaya d'enlever ce lien, il forma le dessein de saisir la corde qui le torturait, de l'empoigner avec la main droite au-dessus de l'endroit où le nœud s'était formé.

C'était une tentative sérieuse, prouvant que la raison n'avait point entièrement déserté la cervelle torturée par des impressions si épouvantables. Gratien raidit donc tous ses muscles dans le but d'exécuter une tentative suprême ! L'effort pesant naturellement sur ces points d'appui, il ressentit un surcroît de douleur. Mais il eut l'héroïsme de triompher de cette crise et il imprima à son *cadavre vivant* une secousse qui ne produisit aucun résultat utile. L'agitation superflue ne fit que faire entrer plus profondément dans ses chairs la cordelette qui occasionnait son supplice.

Voyant qu'il ne pouvait alléger sa souffrance, Gratien perdit tout amour de la vie : il n'eut qu'une ambition, la mort. Mais comment se soustraire à cette douleur brûlante qui excitait toutes les fibres de ses nerfs, qui changeait à la fois tous ses sens en instruments de torture, qui faisait que la douleur habitait chaque atome de ses membres ?

Le désir de périr à tout prix, l'ambition de partager le sort de Navarre lui fit retrouver la voix qui lui avait manqué jusqu'ici pour crier au secours.

— Albertine, Albertine ! s'écria-t-il d'une voix éteinte, viens à mon aide, coupe la corde qui m'entre dans les chairs, car je veux mourir.

Albertine ne se doutait en aucune façon du drame extraordinaire qui se passait à ses pieds, des souffrances que Gratien éprouvait à un mètre au-dessous d'elle. Elle obéissait malgré elle au charme qui s'empare de tout voyageur en ballon, quand l'aérostat s'élève d'une façon graduée, quand les poumons se dilatent, quand l'horizon s'étend et que de nouvelles contrées semblent constamment sortir de terre.

Quoique la voix de Gratien fût faible et éteinte, Albertine entendit la supplication qui lui était adressée. Il lui semblait une voix étouffée qui sortait de terre, et qui venait l'atteindre dans une région où les bruits ne viennent jamais toucher l'oreille des aéronautes, car la montgolfière était parvenue dans la zone des calmes.

Une demande si extraordinaire, formulée d'une façon si étrange, jeta la pauvre femme dans une stupéfaction prodigieuse.

Un instant elle s'imagina qu'elle rêvait.

— Albertine, Albertine ! ne m'entends-tu point ? clama une voix dolente...

Il n'y avait plus moyen de douter, la voix était réelle.

Albertine se penche pour regarder dans la direction de Royan, où elle s' imagine que, par une opération spirite, surnaturelle, se trouve l'être aimé qui appelle son secours. Dans son effroi, dans son ignorance, la malheureuse s' imagine que c'est l'intensité de la douleur qui donne à la voix cette portée prodigieuse.

Un rayon de soleil fait miroiter l'or du corsage à paillettes dont elle est revêtue, et jette dans l'espace des scintillements désordonnés, une de ces

radiations égarées au hasard vient frapper la prunelle de Gratien, et faire palpiter cette cervelle en proie à tant de douleurs.

— Albertine, Albertine ! clama l'infortuné dont ce scintillement réveille l'espérance... coupe la corde...

Cette fois Albertine a vu, a reconnu Gratien, sans comprendre comment il est là, attaché, pendu au bout d'une corde, grinçant, hurlant dans l'espace. Car le déchirement progressif des chairs a amené la corde jusqu'au contact de l'os... et la moëlle ébranlée à travers sa gaine osseuse donne naissance à des exacerbations diaboliques.

La montgolfière perdue est un organe d'une simplicité telle, que tout y est abandonné au hasard. L'artiste qui se laisse enlever n'a aucun moyen ni d'accélérer sa chute ni de prolonger son séjour en l'air.

Jamais Albertine n'aurait consenti à jouer le rôle de la Parque et à trancher la cordelette qui, pour le malheureux Gratien, n'était que trop littéralement le fil de ses jours. Mais dans son désespoir, dans son désespoir, elle trouva la force d'adresser à Gratien les appels les plus pressants, les plus tendres.

— Je n'ai aucun couteau, dit-elle, je ne vois au tour de moi aucune corde, rien que je puisse faire pour te secourir. Mais prends patience, espère en Dieu, la corde qui t'a suspendu jusqu'ici tiendra bon jusqu'à ce que nous soyons à terre. Voilà déjà la montgolfière qui a cessé de monter, la voici stationnaire ; bientôt, elle commencera à descendre.

Albertine n'avait même pas besoin de mentir dans le but louable de donner un hardi courage à la pauvre victime, qui en plein ciel apportait toutes les douleurs de l'humanité. Si la montgolfière avait monté si haut, c'est qu'elle avait été emportée par le bond initial au-dessus de la zone d'équilibre. Comme l'air chauffé se refroidissait rapidement, et avec une vitesse d'autant plus grande que la chute était plus vive, la montgolfière ne tarda pas à descendre avec une vélocité telle que Gratien en reçut quelque soulagement.

Quoique tempérée par ce qui restait de chaleur sous le globe, et par l'étoffe qui offrait à l'air une certaine prise, cette chute était vertigieuse. Gratien était perdu si son état de faiblesse ne l'avait servi en l'empêchant de chercher à se raidir lorsque ses pieds touchèrent terre.

Il était en outre aplati, assommé par sa femme, si la nacelle lui était descendue sur la tête. Mais il régnait un vent si violent que la montgolfière se renversa. Malheureusement, elle fut entraînée pendant plus de cent mètres avant qu'on ait pu la maîtriser. Les habits de Gratien avaient été mis en lambeaux par toutes les broussailles sur lesquelles il avait passé, et son corps n'était qu'une plaie.

Quand on ramassa l'infortuné, il était évanoui, et ne donnait plus de signes de sensibilité. Mais, grâce aux bons soins dont il fut entouré, il put non seulement revenir à la vie, mais encore conserver l'usage de ses deux doigts.

N'est-ce point, ou jamais, le cas de dire qu'il y a un Dieu... *pour les aéronautes ?*

W. DE FONVIELLE.

Cerises à l'eau-de-vie. — Puisque nous tenons les cerises, profitons-en pour en mettre une certaine quantité dans l'eau-de-vie. A cet effet, nous n'attendrons pas qu'elles soient complètement mûres pour les cueillir et nous leur couperons la moitié de la queue. Nos dispositions ainsi prises, nous pèserons autant de fois 250 grammes de sucre que nous aurons de kilos de cerises ; nous en ferons un sirop, puis nous le mélangerons avec de l'eau-de-vie en quantité suffisante.

Après refroidissement, nous le mettrons dans un bocal avec les cerises, nous y ajouterons, si bon nous semble, quelques morceaux de cannelle et deux ou trois clous de girofle qui ne gâteront pas la sauce, et nous boucherons le bocal comme nous l'entendrons.

— *Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ, pour 4, 6 ou 12 mois, recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : "Les Deux Sœurs." L'abonnement est strictement payable d'avance.*

DEUX ENFANTS SAUVAGES

UNE famille sauvage quitte un jour le fort Naskapi pour aller se fixer près du lac Manawan, et y vit de chasse et de pêche pendant quelques semaines. Nous sommes à la période des longs jours. Le crépuscule et l'aurore se rencontrent, et, pendant plus de quinze jours, la nuit cherche en vain à envelopper de ses ténèbres cette partie du Canada qui, au même moment, salue à l'occident le coucher du soleil, et à l'orient le lever de l'aurore.

Quatre personnes composent cette famille indienne : le père, la mère et deux enfants, dont le plus vieux a six ans. La vie se passe bien paisible à l'ombre de leur petite tente de caribou. Chaque matin, le père, à l'aide de son canot d'écorce, va faire une visite à ses rets de *babiches* de caribou, dont les mailles de cinq pouces doivent contenir quantités de gros poissons. La pêche finie, il s'en revint sous sa tente, s'étend sur ses branches de sapin, se tourne sur le côté gauche, mange un poisson, puis se tournant sur le côté droit, en mange un autre, puis il bâille, tâche de s'endormir ; qu'il réussisse ou non, les mâchoires vont toujours leur petit train, et chair et arrêtes de poisson disparaissent dans le gouffre de son estomac. La femme travaille, elle travaille le matin, elle travaille le midi, elle travaille le soir, elle travaille presque la nuit entière. Il faut préparer les peaux de caribou pour les habits, elle doit aller au loin chercher du bois pour la cuisine, et nous ne devons pas oublier que c'est à elle seule de veiller sur les enfants.

Les petits enfants jouent dans le sable de la grève ; des petits Canadiens de leur âge feraient des fours ; eux font des chaussées, des trappes ; avancent leurs petites mains en glissant pour imiter la loutre et se font presser les doigts par la baguette disposée de manière à écraser leur loutre imaginaire qui généralement, meurt du premier coup. Il faut être bien ferme pour ne pas aimer à réussir du premier coup !

Leur vie est donc bien tranquille. Pas de bateaux à vapeur, pas de chemin de fer du Nord ou du Sud, pas de journaux qui viennent leur parler de l'huile St-Jacob ; pas d'élections, n'attendant par conséquent aucune place du gouvernement ; pas de boissons, ne pouvant enivrer personne ni acheter les consciences " pour le plus grand bien de notre Patrie commune, pour conserver intactes les traditions d'une sainte politique," ces peuples évangélisés, pratiquant notre sainte religion, seraient les plus heureux mortels du dix-neuvième siècle. Un proverbe dit : le bonheur qu'on veut avoir en ce monde gâte celui qu'on a. Ces paroles ne doivent pas être à l'adresse des sauvages qui se contentent de bien peu. Un peu de caribou, du poisson et une écorce de bouleau pour faire un canot, voilà toute l'ambition des Rothschild des bois plus heureux, jouissant d'une meilleure santé et vivant plus vieux que ceux de Londres. Mais fermons la parenthèse et revenons à notre famille.

Un matin, le père va voir à ses rets. Il les soulève tranquillement. Elles pèsent plus que d'habitude, quelques gros poissons sont capturés ; il faut donc y aller prudemment, car le lac est agité sous l'effet du vent. Tout à coup, une houle, plus forte que les autres, vint soulever le canot et le jeter contre les *flottants* du rets. L'embarcation tourna et l'homme, mêlé dans les rets, disparut. Le vent entraîna le canot, la perche qui indiquait l'endroit où se trouvaient les filets le suivit, et le poids du pêcheur noyé à probablement entraîné le rets au fond du lac.

Les deux enfants dorment dans la cabane.

La mère est dans les bois, cherchant quelques branches sèches...

Le plus vieux des enfants se lève, il voit son petit frère qui joue dans les cendres du foyer, il se met à jouer avec lui. Le jour s'avance, le plus jeune des enfants pleure et demande à manger, et son frère de répondre :

— Maman s'en vient, tiens, regarde là-bas, sur la montagne, elle cueille de belles petites graines rouges pour bébé.

Et les enfants de recommencer à jouer. Un quart d'heure se passe. Nouveaux cris de la part du cadet, que son petit frère cherche en vain à calmer. A la porte de la cabane se trouvaient

quelques poissons de la pêche de la veille. Poussés par la faim et par l'instinct de leur conservation, les enfants mangèrent ces carpes crues. Le plus vieux, debout près de la porte de la cabane, promenait des regards inquiets autour de lui. De temps à autre il appelait sa mère, mais sa faible voix ne recevait pas de réponse. A son tour il se mit à pleurer amèrement, de bien cuisantes larmes inondaient ses petites joues, et sa mère n'était pas là pour les essuyer. Epuisé par ses cris et ses pleurs abondants, il succomba à la fatigue. Combien de temps dormit-il ? Il ne le sait pas. A son réveil, il trouva son petit frère couché près de lui, les yeux rougis par les larmes ; il avait donc bien pleuré lui aussi !

Il regarde autour de lui : " Papa ! maman ! " Point de réponse. Son père n'y est pas, sa mère n'est point revenue.

Il sort de la tente et s'aventure à travers un sentier qui conduisait à une haute montagne. Il appelle sa mère, l'écho lui renvoie le mot qui se perd dans le lointain. Il retourne en toute hâte vers son frère : " Petit frère, viens vite chercher maman qui est à cueillir de belles graines rouges pour nous autres. " Le petit enfant, souriant, part en tenant la main de son frère. Ils suivent un sentier bien battu gravissant péniblement une montagne ; l'aîné s'arrête plusieurs fois pour crier à sa maman. Le moindre bruit qui se fait entendre lui jette à l'oreille le nom de sa mère ; il regarde de tous côtés, mais rien que la profonde solitude.

Le plus jeune s'arrêtait de temps à autre pour manger des graines sauvages ; l'aîné, malgré son jeune âge, commençait à réaliser sa position. D'abondantes larmes coulent de ses yeux, il n'ose plus crier, il craint de contrister son frère qui, tout joyeux, s'avance certain de rencontrer sa mère dans sa promenade. Le soleil va disparaître, un vent glacial souffle du Nord, l'atmosphère se refroidit et une brume épaisse enveloppe la terre. " Maman ! maman ! où es-tu ? " L'écho même ne répond plus.

Le frère aîné promène des yeux hagards sur son petit frère que la fatigue a jeté sur la mousse. Celui-ci, las de pleurer et de demander à manger, s'endort de fatigue. L'aîné est debout, sa tête s'agitte continuellement, se tourne de côté et d'autre, ses yeux cherchent quelque chose, son petit cœur bat avec violence, son œil est humecté de larmes, mais l'enfant est silencieux ; pas un bruit, si ce n'est de temps à autre un soupir longtemps comprimé qui s'échappe de sa poitrine. Il tremble de tous ses membres, la fatigue l'accable, mais il tient son œil toujours grand ouvert : sa mère va peut-être passer ! Un bruit se fait entendre. " Maman, est-ce vous ? " dit-il d'une voix tremblante et à peine intelligible. Pour réponse un cri rauque vint déchirer son oreille. Un hibou, perché sur un sapin rabougri, fit entendre son chant lugubre. Il faut avoir été perdu dans la profondeur de nos forêts et avoir entendu, au milieu du silence de la nuit, les notes discordantes, le cri de mort de cet oiseau nocturne, pour se faire une idée de la frayeur qu'il peut causer.

Supposez-vous étendu sous votre tente ; le silence le plus parfait règne autour de vous, le battement de votre cœur est le seul bruit qui parvienne à vos oreilles ; tout à coup, sans transition aucune, un bruit épouvantable, semblable à celui d'une voûte qui s'écroulerait, déchirant l'air en tous sens, vient vous fouetter l'oreille. Malgré vous, vous bondissez de votre couche et, instinctivement, vous portez la main au-dessus de votre tête comme pour parer un accident.

L'enfant, quoiqu'habitué à ce son étrange, s'écrase sur son petit frère en poussant un cri aigu. Ce dernier se réveille ; il est transi de froid, il appelle sa mère et crie : " J'ai faim, j'ai faim. " Son aîné essaie de lui fermer la bouche et de lui faire comprendre qu'une grosse bête va les dévorer. Le plus jeune redouble ses cris.

Un long temps s'écoule, et la " grosse bête " ne crie plus. D'ailleurs, le soleil levant a dissipé la brume dans les airs, et le frère aîné, tenant par la main le plus jeune, le conduit cueillir et manger des graines rouges. Quant à lui, il mange à peine, il regarde toujours de tous côtés. Sa mère est donc allée bien loin, puisqu'elle met tant de jours à revenir ! Quand il peut déterminer son petit frère à

marcher, il s'avance en suivant un chemin bien battu, qui n'est autre qu'un sentier de cariboux, si nombreux dans le nord du Labrador. De temps à autre il porte son frère dans ses bras, il ne veut pas s'arrêter tant il a hâte de voir sa mère.

Le soleil va disparaître, et au cri de " Maman ! maman ! viens donc vite, tes deux petits enfants se meurent... " pas de réponse. Un objet noir cependant paraît dans le sentier. Mû par le désir, disons mieux, la nécessité de trouver quelqu'un ou quelque chose, le frère aîné s'avance avec précaution. L'objet est immobile et placé de manière à barrer le passage des piétons. Il hasarde un faible cri, pas de réponse. Il fait quelques pas, laisse le sentier, décrit en marchant une ligne courbe ; il veut voir cet objet de côté. Il avance... s'arrête... contemple un moment, puis recule, il venait de reconnaître un être humain gisant sur le sol. Il entend les gémissements de son petit frère ; il est sourd à ses cris ; il est préoccupé, sa jeune intelligence lui fait entrevoir un malheur. " Est-ce maman qui est étendue dans le chemin ? " se disait l'enfant. " Ah ! non, elle dort, elle est tombée de fatigue. " Il s'approche avec défiance. " Maman, dormez-vous ? maman ! " Il voit son petit frère qui s'avance dans le sentier, il aime mieux attendre et lui laisser le soin d'éveiller leur mère, car s'il fallait qu'elle ne s'éveillât plus.

Le plus jeune, âgé d'environ deux ans, par l'habitude du regard, reconnaît sa mère, il bat ses petites mains, accélère le pas, un sourire paraît sur ses lèvres, une joie indicible dans son regard, des cris entrecoupés par des soupirs de bonheur s'échappent de sa poitrine depuis si longtemps malade.

Pauvre petit ! que fais-tu ? Remercie Dieu d'être si jeune ! Ton tendre âge va t'épargner de constater un bien grand malheur. S'approchant alors de sa mère, il lui passe ses petites mains dans la figure et veut l'éveiller. " Maman ! maman ! " Il la tire par son habit, par ses cheveux ; puis il regarde son petit frère comme pour lui demander du secours, et il recommence de nouveau, mais sans succès ! Sa mère est morte ! Il voit un vase d'écorce rempli de fruits sauvages que sa mère lui apportait ; il commence à manger, sa petite tête appuyée sur la poitrine de sa mère, et s'endort bientôt. Le plus grand, ou mieux, le moins petit des deux frères, s'était approché et se tenait immobile à une dizaine de pas ; il attend... elle ne peut être morte, elle va bientôt ouvrir les yeux, lui parler et l'amener à la cabane.

Le soleil est disparu sous l'horizon pour disparaître bientôt, mais de gros nuages interceptent la clarté de l'aurore. Le tonnerre gronde au loin, les animaux sauvages errent dans la plaine et cherchent une crevasse de rocher ou un bouquet de sapins pour aller s'y enfoncer. L'enfant regarde, il voit les nuages courir dans le ciel et, déchirés en tous sens sous la violence du vent, prendre la forme de monstres menaçants qui tournent au-dessus de sa tête prêts à s'abattre sur lui. Comme il tremble, ce cher enfant ! Il n'y peut plus tenir, un cri de mourant s'échappe de ses poumons, et, les deux mains tendus vers sa mère, il court se jeter dans ses bras : " Maman ! maman ! c'est moi... " Un coup de tonnerre est la seule voix qui répond à l'appel, il pousse un cri, ferme les yeux et se cache la figure sous les bras de sa mère. Il entend marcher. Il pousse brusquement son petit frère qui s'éveille. L'espérance renaît tout à coup dans son âme. Le souvenir de son père vint frapper pour la première fois son esprit. Tant qu'il crut compter sur sa mère, celle-ci lui suffisait ; maintenant que sa mère ne répond plus à ses caresses, il pense à son père, son père qu'il croyait parti pour une chasse lointaine, son père absent si souvent de la cabane pour cinq ou six jours, c'est peut-être lui qui revient. Anxieux, il relève la tête, son petit frère suit son mouvement.

Il pousse un cri de terreur ; une ourse, suivie de deux petits, se dresse à deux pas de lui dans le sentier. Elle cherche un gîte pour ses oursons, et voit un obstacle dans le chemin, elle entend un cri, elle croit qu'on en veut à ses petits, puis elle ne se contente pas de se mettre en défense, elle attaque. Elle s'avance à pas lents, mais mesurés, ses griffes labourent la terre, sa gueule ouverte laisse tomber l'écume de la rage, et de son gosier s'échappe des hurlements affreux ; elle est à la dis-

tance voulue, appuyée sur ses pattes de derrière, allonge le cou, étend les griffes de ses pieds de devant et se dispose à broyer sous des dents aiguës le premier ennemi qui s'offrira à sa fureur.

Pauvres petits enfants, qu'allez-vous devenir ! Lecteurs, entendez-vous leurs cris ? " Maman ! maman ! aie... aie... maman ! " Tantôt leurs petites mains s'agitent machinalement devant leur figure pour repousser l'ennemi, tantôt leurs petits bras entourent le cou de leur mère, ils pressent leur poitrine contre la sienne, ils voudraient s'y cacher. " Maman ! maman ! défends-nous, " crièrent-ils.

L'ourse pose une de ses pattes sur l'épaule de l'enfant, puis recule tout à coup de quelques pas. L'odeur cadavérique l'a repoussée. L'on sait jusqu'à quel point les animaux sauvages ont horreur des cadavres. Cependant, elle ne s'avoue pas vaincue, elle recommence de nouveau, mais cette fois-ci de côté.

Les petits enfants, toujours au cou de leur mère, passent par dessus sa poitrine, et, les yeux sur le féroce animal, se pressent près d'elle. Le plus âgé, lui, lève le bras pour s'en servir comme d'une défense. L'ourse hurle et engueule ce membre qui le menace ; ses mâchoires ne se contractent pas, il semble qu'elles ont touché un poison, et l'animal, épouvanté rebondit en arrière. L'ennemie commence alors à tourner à distance autour du cadavre, s'arrêtant de temps à autre. Les petits malheureux, rivés au cou de leur mère, deviennent immobiles. Le vent augmente, l'ourse se jette par terre, se frotte le museau contre la mousse, hume l'air, se lève en grognant et disparaît suivie de ses petits à travers les ravins.

Les deux enfants ne crient plus ; leurs bras, enlacés autour du cou de leur mère, l'étreignent ; tous trois sont sans mouvement. Un coup de fusil se fait entendre près de l'endroit où gisent cette morte et ces mourants.

L'ourse avait été aperçue par un chasseur Naskapi, en embuscade près du sentier des cariboux. L'animal, blessé à mort, tombe dans la route, ses petits rebroussement chemin, le voyageur les poursuit et, tout à coup il s'arrête effrayé devant un cadavre. Il considère les traits de cette personne, et la reconnaît ; en examinant les enfants, il voit d'abondantes sueurs inonder leur visage et constate qu'ils respirent encore. Il les saisit dans ses bras, ce sont deux masses, les chargent sur ses épaules et, sans perdre une minute, il se hâte de regagner sa tente. Son épouse venait d'achever de disposer des branches de sapin sur le sol, car cette famille ne faisait que d'arriver en ce lieu, quand il se présenta devant elle chargé de son double fardeau. On ramena les deux enfants à la connaissance. Le plus vieux ouvrit de grands yeux, et regardant autour de lui, il poussa un cri perçant, puis cacha sous la couverture ses petits membres tremblants. Quand on voulait le toucher il s'écriait : " Maman ! maman ! "

Le plus jeune resta longtemps malade, mais l'effet de la peur dura moins longtemps et eut des suites moins funestes que chez son frère. Ce dernier resta presque idiot. On ne pouvait l'approcher, le moindre bruit le faisait trembler. Il fut quelques mois sans parler, puis, à force d'instances, on parvint à avoir pour toute réponse, aux nombreuses questions qu'on lui adressait, les mots entrecoupés suivants : " Papa parti... maman dans le bois... l'Esprit gronda en l'air... maman morte... Une grosse bête... pas dévorés... bien peur... " Son regard avait quelque chose de vague, d'insaisissable. Lorsqu'il était seul près du rivage d'un lac, ses grands yeux effarés, auxquels la douleur et la peur avaient enlevé toute expression de vie, se promenaient constamment de côté et d'autre ; ils cherchaient encore.

Cet enfant, privé de son intelligence, cherche encore sa mère. La reverra-t-il ? Elle était infidèle, lui et son petit frère furent baptisés par un missionnaire. Le plus jeune est mort et s'est envolé au ciel, l'aîné, mort à la vie de l'intelligence, laissera cette terre pour l'y suivre.

Il arrive parfois qu'on a les mains tachées d'encre. Certaines encres résistent au savon, surtout les encres sympathiques, celles à l'aniline, etc.

Pour enlever les taches sur les mains, il suffit de faire dissoudre une pincée de sel d'oseille dans un peu d'eau ; on en frotte les parties tachées, la dissolution s'opère, l'encre passe au rouge et disparaît. Il ne reste plus qu'à se savonner.

CHOSSES ET AUTRES

—Un médecin de Louisville a arraché de l'oreille de Minnie Hocket, un noyau de cerise, qui avait bourgeonné et qui probablement aurait poussé en un bel arbre.

—On considère maintenant que la farine de pois est l'élément gras qu'il faut donner aux vaches pour leur faire produire la plus grande quantité de beurre.

—Deux frères nommés respectivement John et Charles Barelay, de Philadelphie, sont en procès depuis un quart de siècle et ont déjà dépensé \$250,000 dans leur querelle judiciaire.

—Comment, Baptiste, je vous envoie chercher le médecin et c'est un vétérinaire que vous m'amenez ?

—Monsieur se plaignait d'avoir une fièvre de cheval.

—On fait maintenant avec du papier des couvertures de maison qu'on dit être supérieures à toutes les autres. Ces toits sont faits à l'épreuve du feu, et on croit qu'ils dureront presque indéfiniment.

—“Ainsi, Mme Latristé, vous voilà veuve !”
“O-u-i boo-hoo-o-o.” “Ne pleurez pas, ne pleurez pas. Ça ne vous le ramènera point.”
“Je le sais, mais ça va me créer de la sympathie et m'aider à en trouver un autre.”

—D'après un journal médical on vient de découvrir à la Colombie un arbuste qui rend du jus qui a l'effet d'arrêter le flux du sang. Les plus grosses veines ouvertes avec un couteau se ferment à l'instant en les enduisant de ce jus. Les aborigènes le nomment “Alija.”

—On peut faire un bon onguent pour les brûlures, érasures, etc., en faisant bouillir pendant quelque temps du saindoux et de l'eau de chaux très forte ; puis ôtez l'eau et faites encore bouillir jusqu'à ce que cela soit très fort de chaux, et ajoutez un peu d'huile de graine de lin.

—On vient de faire une découverte intéressante dans la carrière Mill Cove, à Miramichi. On a trouvé un billot fossile enfermé dans une masse de rocher, au-dessus duquel on avait tiré 29 pieds de pierre, et ce qu'il y a de plus mystérieux, il y avait de plantés dans le billot un bon nombre de clous, beaucoup rouillés, mais suffisamment conservés pour être aisément reconnus pour des clous de style moderne.

—Pour dévisser une vis rouillée, il suffit de chauffer la tête de cette vis. On fait rougir au feu une petite tige ou une barre de fer plate à son extrémité, et on l'applique pendant deux ou trois minutes sur la tête de la vis rouillée ; aussitôt que la vis est échauffée, on peut la retourner aussi facilement que si elle venait d'être mise en place. Cette recette est due au *Memorial Industriel*.

—Le lavage de la vaisselle et les mains.— Un écrivain d'affaires domestiques, qui doit savoir ce qu'elle dit, prétend qu'avec un peu de soin, le lavage de la vaisselle ajoute à la beauté des mains au lieu d'y nuire. “Dora Smith pratique toujours du piano après avoir lavé la vaisselle, parce qu'alors elle a la main dans le meilleur ordre pour le clavier. La meilleure chose à faire par quiconque est sujet au froid des mains est de laver la vaisselle.”

—Il existe un arbre à Mexico qu'on appelle le cacao huileux. Sa graine est presque entièrement composée d'une substance grasse, dont on se sert parfois pour faire du savon. On a exporté dernièrement une quantité de cette graine en Europe, et un boulanger s'est servi avec succès de cette huile comme un substitut pour le saindoux en faisant du pain et des pâtés. La graine contient 12 pour cent plus de graisse que le saindoux de lard, et elle se conserve des mois entiers sans se gâter.

—A la suite d'un violent orage qui a éclaté à Hoddy's Mills, Pennsylvanie, le sol a été couvert sur une très grande étendue d'une couche épaisse de lézards rouges longs d'un pouce et demie et tachetés de petits points noirs. On eût dit que toute la campagne avait été peinte en rouge et il était impossible de faire un pas sans écraser des centaines de ces étranges petits reptiles. Mais ce qui est non moins extraordinaire, le soleil s'étant montré, deux heures après, tous les lézards avaient complètement disparu sans laisser la moindre trace.

LE SEL ET LES DENTS.—Dans une communication à la société odontologique de New-York, un médecin a signalé l'usage exagéré du sel comme l'une des principales causes de la destruction des dents. Il estime que c'est pour elles un véritable dissolvant. Il en cite un exemple frappant ; les habitants des îles Sandwich étaient remarquables par leur belle dentition ; ils ont perdu cet avantage depuis l'époque où ils se sont mis à faire usage du sel avec exagération. Les peuples qui consomment beaucoup de sucre ou beaucoup de sel perdent généralement leurs dents, ajoute-t-il, et chose digne de remarque, les grands mangeurs de sel sont tous tentés de devenir grands mangeurs de sucre.

\$20,000**De marchandises nouvelles vendues à prix réduits**

Spécialité de Draps Bleus Français, pure laine, pour costume de Collège. 300 pièces de Cachemire Français, pure laine, noirs et couleurs pour costumes de couvents, depuis 23cts la verge. Garnitures de lits de toutes sortes, etc., etc., au

SYNDICAT CANADIEN,
DUPUIS, DUPUIS & CIE,
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,
A LA BOULE D'OR

5115

“JOHNSTON'S FLUID BEEF.”**SOUVENIR**

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts.
C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis.
Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,
NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

LE MONDE ILLUSTRÉ,
28 ET 30, RUE SAINT-GABRIEL

ABONNEMENTS :

Un an..... \$3.00
Six mois..... 1.50
Quatre mois..... 1.00

PAYABLE D'AVANCE

ANNONCES

PAR LIGNE NONPAREIL :

Première insertion..... 10 cents
Insertions subséquentes..... 5 “
A longs termes..... Conditions spéciales.

Un numéro spécimen envoyé gratis sur demande

LESAGE & AMIOT,
Ingénieurs Civils et Sanitaires,
ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,
No. 62, Rue Saint-Jacques,
MONTREAL.

RIVET & PICOTTE
Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES
88—RUE SAINT-LAURENT—88
MONTREAL
CLODOMIR RIVET PIERRE PICOTTE

MAGASIN DE L'UNION,
No 19, rue Saint-Laurent, 19
Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.
CAZENEUVE ARCHAMBAULT,
Gérant.

GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE
L. A. LOISELLE & CIE.,
ARTISTES PHOTOGRAPHES
Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André
Montréal

Entrée de la galerie : No 61, rue St-André
Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine ; Cartes de Visites : 75 centims la douzaine.
Une visite est sollicitée.

ERREUR

Pourquoi souffrir de la dyspepsie ou de la constipation, quand on peut obtenir un prompt soulagement en buvant l'EAU MINÉRALE DE ST-LEON à jeun pour constipation, et après le repas pour dyspepsie.

E. Massicotte & Frère, seuls Agents,
217, RUE ST-ELIZABETH
(Téléphone No 310 A)

VICTOR ROY
ARCHITECTE
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

DIGNE D'ENCOURAGEMENT
C'est vraiment extraordinaire l'augmentation des affaires de la maison David Lanthier et la grande réduction des marchandises. Jugez-en par vous-mêmes en faisant une visite chez
DAVID LANTHIER,
1489, Rue Notre-Dame,
ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

DR JOS. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE
Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

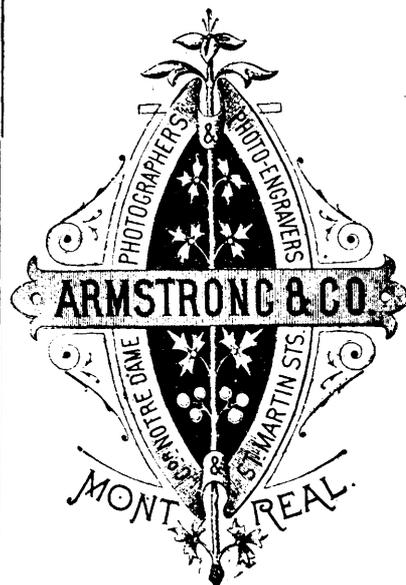
DR F. X. SEERS, L.D.S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. *Le Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2 ; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton. Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

**J. M. FORTIER**

—DE LA—

Fabrique de Cigares

“CREME DE LA CREME”

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK**“PETIT BOUQUET,”**

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 4 septembre 1886

LES
DEUX SŒURS

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

Je ne me suis pas trompé en vous disant lundi que la maison de la rue Vaugelas devait être déjà surveillée par la police. Pourtant, on soupçonnait seulement la dame Paumelle, qui l'habite, de prêter la main à certaines intrigues malhonnêtes. La police attendait pour agir qu'un fait grave fût révélé. C'est à vous, mon cher Sarrue, qu'elle doit d'être complètement éclairée aujourd'hui. En somme, c'est un grand service que vous nous avez rendu.

« Depuis hier, des agents sont postés dans la rue Vaugelas avec ordre d'avoir constamment les yeux sur la maison. Nul ne pourra y entrer ni en sortir sans être vu. Jeudi soir les agents y prendront comme dans une souricière la dame Paumelle, M. Hector et la fausse amie de votre protégée.

« Il est convenu que les agents laisseront entrer les jeunes filles dans la maison, car il faut qu'il soit bien constaté que mademoiselle Georgette a été attirée dans un piège. Un agent pénétrera dans le jardin ; il écouterà et se rendra compte, autant que possible, de ce qui se passera pendant le dîner qui doit être offert aux deux jeunes filles. Il est essentiel de savoir s'il sera fait usage du narcotique. Pour juger des criminels, il faut que leur culpabilité soit parfaitement prouvée.

« Enfin, lorsque l'agent, placé en observation dans le jardin jugera que tel moment d'intervenir est venu, un signal avertira ses camarades, et tous ensemble se précipiteront dans la maison pour mettre la main sur les complices. »

—C'est très bien, dit Sarrue ; mais que fera-t-on de Georgette ?

—Rien n'est encore décidé ; je m'entendrai à ce sujet avec mon collègue. Le plus simple, je crois, sera de la reconduire chez elle.

—Ne pensez-vous pas que je ferais bien de me trouver demain soir, rue Vaugelas avec les agents ?

Le commissaire parut réfléchir un instant. —Non, répondit-il, vous ne devez pas être là. Vous resterez tranquillement chez vous. Mais vendredi matin, à huit heures, je vous attendrai ; non pas ici, mais à mon domicile, rue Rambuteau.

—A huit heures ?

—Oui. Je vous présenterai à ma femme ; je lui ai parlé de vous et elle m'a témoigné le désir de vous connaître.

Si Jacques Sarrue eût été profond observateur, il aurait vu que le sourire du commissaire de police était mystérieux, il aurait compris qu'il avait une pensée, une idée qu'il lui cachait.

XXII

Bien qu'il fût tout à fait rassuré au sujet de

Georgette, Jacques Sarrue devint très agité, le jeudi soir, lorsque la nuit arriva. Vingt fois il fut sur le point de s'élançer hors de sa chambre pour courir à Vaugirard afin d'être témoin de ce qui allait se passer rue Vaugelas. Mais il eut la force de résister à la tentation. D'ailleurs il n'oubliait pas que son ami lui avait recommandé de rester chez lui.

Il était plus de minuit lorsqu'il se mit au lit : cependant il ne put fermer les yeux. Il avait eu souvent des insomnies, mais jamais aucune nuit ne lui avait paru aussi longue. Il se leva dès qu'il s'aperçut que l'aube blanchissait l'horizon. Il était loin encore de l'heure de son rendez-vous, pourtant il s'habilla très vite. Il lui semblait que l'air manquait dans sa chambre, qu'il étouffait, il lui tardait de sentir sous ses pieds le pavé des rues, le bitume des trottoirs.

Les balayeurs n'avaient pas encore achevé leur travail, qu'il était déjà au milieu de la ville. Pendant plus de deux heures, il marcha à travers les rues comprises entre les boulevards et la rue Ram-

—Monsieur Sarrue.

—Ah ! le voilà, dit la voix du commissaire de police, je savais bien qu'il ne se ferait pas attendre.

Sarrue entra dans la chambre et s'inclina respectueusement devant la femme de son ami.

—Soyez le bienvenu, monsieur, lui dit-elle ; je suis heureuse de faire connaissance avec un des anciens amis de mon mari.

—Vous êtes trop bonne, madame, je vous remercie, je suis flatté... balbutia le poète, confus de l'accueil gracieux qu'on lui faisait.

—Je vous laisse un instant, dit la jeune femme. Et elle sortit après avoir échangé un regard avec son mari.

—Ma femme sait ce qui vous amène ici ce matin, dit le commissaire à Sarrue ; pensant ne pas être indiscret, je lui ai raconté votre histoire, qui l'a vivement émue ; je dois vous dire aussi que, s'intéressant à mademoiselle Georgette et à vous, elle m'a donné d'excellents conseils.

—Savez-vous déjà quelque chose ?

—Certainement.

—Eh bien ?

—Tout s'est passé comme nous l'avions prévu.

—Ah !

—Les agents ont pénétré dans la maison au moment où, après avoir pris le narcotique, mademoiselle Georgette venait de s'endormir.

—Les misérables ! murmura sourdement Sarrue.

—Malheureusement, reprit le commissaire, l'un des complices, le plus coupable, a eu le temps de prendre la fuite ; les agents ont laissé échapper M. Hector.

—Qu'importe, répliqua vivement Sarrue, ils ont sauvé Georgette !

—Cela vous suffit, à vous, dit le commissaire, mais la justice est plus exigeante, il lui manque un coupable, qu'elle ne retrouvera peut-être pas.

—Mon cher ami, je crois que nul ne peut se soustraire au châtement qu'il mérite ; un peu plus tôt, un peu plus tard, cet homme aura à rendre compte de ses infamies. Mais je vous assure que je ne pense guère en ce moment à la punition des coupables. Georgette a été sauvée, grâce à vous, mon ami. Je n'ai rien à demander de plus. Ah ! vous ne pouvez savoir ce qui se passe en moi. J'éprouve une ivresse étrange ; c'est la joie la plus grande, la plus pure qui inonde mon cœur. Maintenant, apprenez-moi ce qu'on a fait de Georgette ; si vous savez où elle est, je vous en prie, dites-le moi.

—Vous tenez donc bien à la revoir ?

—Si j'y tiens ! Mais elle n'a plus que moi au monde, la chère petite, et puis, je vous l'ai dit, elle est ma sœur, ma fille !... Je veux lui consacrer ma vie ; si pour la rendre heureuse, il fallait donner mon sang, je le verserais moi-même avec joie et jusqu'à la dernière goutte.

A ce moment, la femme du commissaire rentra dans la chambre et fit un signe à son mari.

Alors celui-ci prit la main du poète et lui dit :

—Mon cher Sarrue, ma femme vous a ménagé une petite surprise.

—Une surprise ! fit-il en les regardant tous deux avec une sorte d'effarement.

—Une surprise agréable, je crois, reprit le commissaire en riant.

La jeune femme, qui riait aussi, traversa la chambre et ouvrit une porte latérale.

—Monsieur, dit-elle en se tournant vers Sarrue



Il vit une femme assise dans un fauteuil, sa figure cachée dans ses mains.—Page 78, col. 1.

buteau. Il ne manquait pas de regarder l'heure au cadran de l'horloge de chaque monument devant lequel il passait.

A huit heures moins cinq minutes, il entra dans la maison où demeurerait son ami le commissaire de police.

—Au deuxième, la porte en face, lui dit la concierge.

Il monta rapidement l'escalier et sonna à la porte indiquée. Une jeune servante vint lui ouvrir.

—Vous êtes sans doute monsieur Sarrue ? lui dit-elle en le regardant avec curiosité et un sourire singulier sur les lèvres.

—Oui, c'est moi, répondit-il.

—Alors, venez, monsieur, on vous attend.

Elle lui fit traverser une antichambre, un salon, puis elle ouvrit une troisième porte et annonça :

vous pouvez entrer dans cette chambre.....

Il fit deux pas en avant, puis s'arrêta.

—Ah ! ça, mon cher, on croirait que vous avez peur, dit le commissaire, en le poussant vers la porte ouverte.

—Je suis comme étourdi, bégaya le poète : je cherche à comprendre.

—Comment, répliqua le commissaire, riant toujours, vous n'avez pas deviné déjà que c'est là, dans cette chambre, que vous allez retrouver mademoiselle Georgette ?

Sarrue poussa un cri de joie et se précipita dans la chambre.

Il vit une femme assise dans un fauteuil. Elle avait la tête penchée sur sa poitrine et tenait sa figure cachée dans ses mains.

La femme tressaillit ; mais elle garda le silence et sa tête s'inclina encore davantage.

—Georgette, reprit-il, c'est moi, Jacques Sarrue, votre ami, votre frère, qui a toujours pour vous la plus tendre amitié.

Ces paroles restèrent sans réponse ; il entendit seulement un soupir étouffé.

—Ma chère Georgette, continua-t-il d'un ton douloureux, pourquoi ne me répondez-vous pas ? je vous en supplie, oubliez le passé, pardonnez-moi... Si vous saviez comme j'ai été malheureux ! J'étais fou, Georgette, j'étais fou !... Tenez, c'est à genoux que je veux vous demander pardon.

Et, joignant l'action à la parole, il s'agenouilla devant celle qu'il prenait pour Georgette.

Alors seulement il s'aperçut que la femme avait les cheveux noirs.

—Oh ! oh ! fit-il d'une voix rauque, en se dressant brusquement sur ses jambes.

Il appuya sa main sur le front de l'inconnue, et, repoussant la tête en arrière, il l'obligea à lui montrer son visage.

Aussitôt il recula comme à la vue d'un reptile, puis il s'élança d'un bond hors de la chambre en criant d'une voix étranglée :

—Ce n'est pas Georgette ! ce n'est pas Georgette !

Le commissaire de police s'approcha de lui vivement et, saisissant ses deux mains :

—Que dites-vous, Sarrue ? l'interrogea-t-il ; voyons, mon ami, calmez-vous, et si cela vous est possible, expliquez-moi...

—Je ne peux rien vous expliquer, répondit Sarrue, en proie à une grande agitation : je ne sais rien, je ne comprends pas... Mon Dieu, qu'est-ce que cela veut dire ? Cette jeune fille qui est là, vous m'avez dit que c'était Georgette... Eh bien ! non, ce n'est pas elle !... Mais je la connais aussi, celle-là, elle se nomme Albertine ; vous entendez : Albertine. Maintenant, voulez-vous que je vous dise ce qu'est Albertine ? c'est la complice de l'infâme qui se nomme Hector, c'est la misérable fille qui a conduit hier soir Georgette rue Vaugelas !

—Oh ! c'est trop fort ! s'écria le commissaire.

Il s'élança dans la chambre où se trouvait Albertine et reparut presque aussitôt, amenant l'odieuse jeune fille, pâle et toute tremblante.

—Grâce ! grâce ! dit-elle d'une voix suppliante, ayez pitié de moi.

—Ainsi, vous vous nommez Albertine ? lui dit le commissaire de police d'un ton sévère.

—Oui, monsieur.

—Pourquoi, ce matin, quand vous vous êtes réveillée, pourquoi ne vous êtes-vous pas fait connaître ?

—Madame m'a appelée Georgette, je n'ai pas osé lui dire qu'elle se trompait.

—Oh ! je n'ai pas de peine à deviner la pensée qui vous est venue. En apprenant que la police connaissait votre marché honteux avec M. Hector, vous avez voulu profiter de l'inconcevable erreur commise par les agents, qui vous faisaient transporter ici, vous la coupable, en même temps qu'ils arrêtaient mademoiselle Georgette, votre victime. Certes, vous n'aviez garde de vous faire connaître ; vous espériez que, vous prenant pour mademoiselle Georgette, nous vous aurions laissée partir et qu'une fois hors d'ici vous pourriez facilement vous soustraire aux recherches de la justice. C'était bien là votre calcul, n'est-ce pas ?

La malheureuse poussa un sourd gémissement et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

—Et elle, Georgette, demanda Sarrue, qu'en a-t-on fait ? Où est-elle ?

—Soyez tranquille, mon ami, répondit le commissaire, nous la retrouverons. Je n'ai pas même besoin d'interroger cette fille, tout ce qui s'est passé la nuit dernière, je le devine : les agents ont arrêté votre protégée croyant mettre la main sur Albertine.

—Oh ! en prison, elle, Georgette, gémit Sarrue.

—Oui, elle a dû passer la nuit au poste de police, dit le commissaire ; mais ce ne sera pour la pauvre enfant qu'une grande souffrance de plus.

Il s'approcha de la cheminée et agita le cordon d'une sonnette. La domestique se montra aussitôt à une porte.

—Allez vite me chercher une voiture de remise à quatre places, lui ordonna le commissaire. La domestique partit.

Albertine s'était mise à pleurer. Elle s'approcha du commissaire et lui dit d'une voix défaillante :

—Je suis coupable, monsieur, bien coupable, je le comprends maintenant, mais je me repens de ce que j'ai fait, oui, je me repens, je vous le jure ! Ayez pitié de moi !

—Vous êtes une affreuse créature, lui dit durement le magistrat.

Comprenant qu'elle n'avait rien à espérer de ce côté, elle se tourna vers le poète :

—Monsieur Sarrue, l'implora-t-elle, je m'adresse à votre bon cœur, je vous demande pardon. Grâce, grâce !

—Il n'y a pas de pitié pour vous dans mon cœur, répondit sourdement Sarrue ; vous êtes une misérable !

Et il s'éloigna d'elle avec une sorte de dégoût.

—Mais je me repens, je me repens ! s'écria-t-elle en jetant autour d'elle des regards éperdus.

—Vous appartenez maintenant à la justice, lui dit le commissaire ; mais si vous avez le repentir sincère, vos juges pourront être indulgents.

Quelques minutes s'écoulèrent. La domestique revint et annonça à son maître que la voiture l'attendait.

—Allons, marchez devant nous, dit le magistrat à Albertine.

Elle leva sur lui ses yeux hagards.

—Où voulez-vous donc me mener ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

—Vous le saurez quand nous serons arrivés. Et, d'un geste impérieux, il lui montra la porte ouverte.

Elle comprit qu'elle n'avait plus rien à espérer, et que sa résistance n'aurait pas un meilleur succès que ses supplications. Elle se décida à obéir.

Le commissaire la fit monter dans la voiture, puis, ayant dit au cocher où il devait aller, il prit Sarrue.

Le cocher piqua les flancs du cheval de la mèche de son fouet, et l'animal partit au grand trot. Moins d'une demi-heure après il s'arrêta.

—Nous sommes arrivés, dit le commissaire en ouvrant la portière.

Il mit pied à terre le premier. Sarrue sauta ensuite sur le trottoir. Une lanterne rouge, qu'il vit devant lui, apprit à Sarrue qu'il y avait là un commissaire de police. Sur un signe du commissaire, Albertine sortit de la voiture et tous trois entrèrent dans la maison.

Nous avons dit qu'un employé du commissaire de police de Vaugirard était venu lui dire quelques mots à l'oreille ; que, s'étant levé aussitôt et ayant donné l'ordre d'emmener la Paumelle et sa secrétaire de rester avec Georgette.

Dans une pièce voisine de son cabinet, il trouva son collègue et Jacques Sarrue dont on venait de lui annoncer l'arrivée.

Il y eut entre eux un échange de quelques paroles, après quoi, laissant Sarrue seul, les deux commissaires entrèrent ensemble dans le cabinet, où Georgette désolée et pleurant toujours, attendait que son sort fût décidé.

—Levez-vous, mademoiselle, lui dit le commissaire de police.

Elle se dressa comme poussée par un ressort et le regarda tristement, avec anxiété.

—Veuillez passer dans la pièce à côté, reprit le commissaire en lui montrant la porte restée entr-

ouverte, vous y trouverez une personne que vous connaissez.

Georgette s'aperçut que la voix du commissaire était devenue presque affectueuse ; elle le remercia du regard et s'avança lentement en essuyant ses yeux. Dès qu'elle fut entrée dans la chambre, le commissaire ferma la porte derrière elle.

Au même instant, l'autre porte s'ouvrit, et Albertine, conduite par un sergent de ville, entra dans le cabinet du magistrat.

XXIII

A la vue de Jacques Sarrue, qui était resté debout, immobile au milieu de la chambre, Georgette laissa échapper un cri de surprise et s'arrêta brusquement comme frappée de stupeur.

Mais Sarrue s'élança vers elle les bras tendus. A le voir en ce moment, le regard plein de clarté et le front rayonnant, on l'eût trouvé beau.

—Enfin, vous voilà, c'est vous, je vous retrouve ! s'écria-t-il en prenant les deux mains de la jeune fille qu'il serra fortement dans les siennes.

—Vous ici, monsieur Jacques, comment se fait-il ?... murmura Georgette d'une voix éteinte.

—Je vous le dirai, Georgette, je vous le dirai ; mais comme vous tremblez et comme vous êtes pâle !... Oh ! je comprends, c'est horrible ce qui vous est arrivé !... Arrêtée, conduite au poste comme une coupable, vous !... oui, oui, c'est horrible !

—Monsieur Jacques, vous savez donc ?...

—Je sais tout. C'est moi qui ai prévenu la police ; mais ce n'est pas vous, Georgette, c'est Albertine, cette misérable fille qui vous a trahie, que les agents de police voulaient arrêter. Maintenant l'erreur est reconnue ; Albertine aura à rendre compte de son crime ; quant à vous, Georgette, vous êtes libre.

—Libre ! je suis libre ! exclama-t-elle.

—Mais oui ; n'avez-vous donc pas compris que je viens vous chercher ? Georgette, vous êtes entrée ici ce matin, le front courbé, entre deux sergents de ville ; vous en sortirez tout à l'heure, la tête haute, donnant le bras à votre vieil ami, Jacques Sarrue.

—Vous êtes donc encore mon ami, monsieur Jacques ?

—Ah ! ces paroles me rappellent combien j'ai été cruel envers vous. Georgette, ma chère Georgette, j'ai oublié la promesse que je vous avais faite d'être votre soutien, votre ami ; j'ai oublié que vous étiez ma petite sœur... et quand je devais vous consoler, comme c'était mon devoir, je me suis montré sans pitié pour votre douleur, j'ai froissé tous vos sentiments, je vous ai accablée sous le poids d'une colère injuste et sans raison ! Tenez, c'est épouvantable, c'est odieux, ce que j'ai fait !... Ah ! je les ai amèrement regrettées, mes méchantes paroles ! et si depuis, en pensant à vous, j'ai affreusement souffert, c'était une punition méritée... Georgette, vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? Vous êtes douce et bonne, vous ; vous ne serez pas sans pitié pour moi comme je l'ai été pour vous ! Georgette, je vois des larmes dans vos yeux, pourquoi pleurez-vous ?

—Monsieur Jacques, répondit-elle de sa plus douce voix, vous venez de m'appeler votre petite sœur, comme autrefois, c'est le saisissement, la joie.

—Ainsi vous voulez bien me pardonner ? Vous oublierez mes torts envers vous ?...

—Monsieur Jacques, vous avez été dur pour moi ; hélas ! je méritais vos reproches et vous usiez des droits d'un frère. J'ai eu beaucoup de chagrin ; mais ce qui m'a fait le plus de mal, ce ne sont pas vos paroles, c'est d'avoir perdu votre amitié ! Et si, dans un moment d'emportement, vous avez déchiré mon cœur, je vous ai bien vite excusé, en me rappelant combien vous avez été bon pour moi.

—Ah ! s'écria-t-il avec exaltation, vous êtes plus qu'une femme, vous êtes un ange !

—Monsieur Jacques, répliqua-t-elle en secouant tristement la tête, je ne suis qu'une pauvre fille, une malheureuse bien abandonnée, à qui vous rendez un peu d'espoir, en lui disant que vous ne l'avez pas retiré toute votre affection.

—Georgette, vous êtes toujours ma sœur chérie ; vous pouvez me croire, l'affection profonde que j'ai pour vous est celle d'un véritable frère.

—Merci, monsieur Jacques, merci !...

Elle eut une défaillance causée par la violence de son émotion. Sarrue la vit chanceler ; il crut qu'elle allait tomber. Alors, l'aidant à faire quelques pas, il la conduisit près d'un siège où elle s'assit.

—Oh ! ce n'est rien, lui dit-elle, en essayant de sourire ; je suis un peu fatiguée, voilà tout. Tout à l'heure j'étais désespérée ; maintenant je me sens consolée, monsieur Jacques : vos bonnes paroles m'ont fait tant de bien ! Et puis, c'est si bon, quand on souffre et qu'on est malheureux, de savoir que quelqu'un s'intéresse à vous !

—Chère enfant, répondit Sarrue d'une voix vibrante d'émotion, quand je pense que vous avez souffert par moi, je me sens tout honteux et je me dis que je ne mérite pas un seul de vos regards. Georgette, vous valez mille fois mieux que moi ! Vous pouviez me maudire, en ce moment vous auriez le droit de me repousser comme un faux ami... Et rien, pas un reproche, pas même une parole amère !... Ah ! ce ne sera pas assez du dévouement de ma vie entière pour payer les larmes que je vous ai fait verser !

—Malgré tout, vous m'avez excusé... Vous vous êtes dit sans doute : « Cette colère de mon ami, de mon frère, qui m'aimait tant, ne peut pas venir de son cœur... » Georgette, vous avez eu raison de croire cela. C'est un démon qui me poussait ; j'ai eu quelques jours d'égarement et de véritable folie. Et quand je suis sorti de cet affreux vertige, quel chagrin, qu'elle douleur ! Vous étiez partie, on ne put me donner votre nouvelle adresse ; si j'eusse su où vous demeuriez, j'aurais couru chez vous pour vous supplier de me pardonner.

—J'avais été impitoyable pour vous, Georgette, j'ai été sans pitié pour moi. Je me suis jugé moi-même et je me suis condamné sévèrement. Je ne suis plus le même homme. Souvent il me venait des idées bizarres, tout mon être en était troublé ; ces idées, Georgette, je les ai chassées avec fureur ; elles sont parties, elle ne reviendront plus.

—Comment ai-je vécu depuis trois mois ? Je ne saurais le dire. Je suis tombé dans une profonde tristesse, je n'avais plus de volonté, je m'ensevelissais dans un immense découragement. Je n'ai pas eu une pensée qui ne fût pour vous, et en songeant que vous étiez malheureuse, j'éprouvais une effroyable torture. Chaque jour, je parcourais Paris dans tous les sens, espérant que le hasard finirait par me placer sur votre chemin. Eh bien ! oui, je comptais sur lui, ou, si vous le préférez, sur la Providence. C'est elle, c'est la Providence qui m'a fait découvrir la perfidie de cette misérable Albertine, qui se disait votre amie pour vous livrer aux brutalités d'un infâme.

—Je vous raconterai dans un autre moment la conversation que j'ai entendue au bal de la Tour Solférino, et ce que j'ai fait ensuite pour vous défendre contre vos lâches ennemis à l'heure suprême du danger. Pour l'instant, nous avons mieux à faire. Comment vous trouvez-vous ?

—Mieux, beaucoup mieux, monsieur Jacques.

—Si vous vous sentez assez forte pour marcher un peu, nous allons partir. Je vous conduirai chez vous, Georgette ; mais, auparavant, nous entrerons dans un restaurant, car vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

—Dès demain, je me mettrai à la recherche d'un autre logement ; je ne me trouve plus bien rue Berthe. Je veux au moins quatre pièces : une petite salle à manger, une cuisine et deux chambres indépendantes l'une de l'autre, dont l'une sera très jolie. Je trouverai cela, j'en suis sûr. Vous avez compris, n'est-ce pas, Georgette ? La plus belle chambre sera la vôtre. Nous sommes réunis pour ne plus nous quitter. Nous recommencerons notre existence d'autrefois, si modeste, si tranquille... Vous verrez, Georgette, pour vous et pour moi, les beaux jours reviendront.

—Tout cela n'est qu'un rêve, dit tristement la jeune fille.

—C'est un projet, Georgette, répliqua vivement Sarrue, et dans quelques jours, ce sera la réalité. Ah ! mais, je ne vous ai pas dit tout : Il y a trois jours on m'a offert une place de correcteur dans une des premières maisons de Paris : j'ai hésité à accepter et on a bien voulu m'accorder huit jours pour réfléchir. Ce soir même, j'irai dire qu'on peut compter sur moi. Je vais être riche, Geor-

gette, ou plutôt nous serons riches. Un fixe de cinq cents francs par mois ! C'est superbe ! Sans compter ce que me rapporteront les articles que je publierai dans les revues littéraires, car en vous retrouvant je retrouve l'inspiration que je n'avais plus ! Comme l'année dernière, vous tiendrez la bourse ; nous ferons des économies ; nous mettrons à la caisse d'épargne... Je dois vous prévenir que vous ne ferez plus de passenteries ; vous aurez assez de notre petit ménage pour vous occuper. Et puis, tous les dimanches nous sortirons de Paris et nous irons nous promener dans les environs où il y a tant de verdure, où les maisons sont si coquettes ; nous choisirons de préférence les sites les plus pittoresques, nous chercherons les plus beaux paysages, et les endroits où l'on trouve les plus jolies fleurs. Vous verrez, Georgette, vous verrez comme je saurai vous rendre heureuse !

—Il n'y a plus de bonheur pour moi, monsieur Jacques.

Il lui prit la main.

—Georgette, dit-il, ne parlez pas ainsi ; à votre âge, on doit toujours espérer. Laissez-moi faire ; votre frère vous consolera, il vous aidera à oublier.

—Il y a des douleurs dont on souffre toujours et des malheurs qu'on n'oublie jamais, répondit-elle en secouant la tête. Je vous remercie de toutes vos bonnes intentions pour moi, elles me prouvent que je n'ai pas perdu votre amitié ; c'est tout ce que je pouvais désirer. Vous venez de me faire une offre des plus généreuses, je vous en serai à jamais reconnaissante, mais je ne puis l'accepter.

—Pourquoi, Georgette, pourquoi ?

—Pourquoi ! s'écria-t-elle avec une sorte d'égaré, parce que je ne veux pas placer à côté de la vôtre ma malheureuse existence !

—Georgette, répliqua-t-il d'un ton douloureux, vous ne m'avez pas pardonné. C'est pour cela que vous n'acceptez pas mon dévouement.

—Ah ! vous ne savez pas tout ! s'écria-t-elle.

Et elle laissa tomber sa tête dans ses mains.

—Que voulez-vous dire, Georgette ? Parlez, parlez !

Au bout d'un instant, elle releva la tête et se dressa lentement sur ses jambes.

—Monsieur Jacques, dit-elle, en le regardant fixement, lorsque vous êtes revenu rue Berthe, après quelques jours d'absence, on a dû vous remettre une lettre de M. Maurice Vermont.

—Oui, répondit Sarrue, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

—Cette lettre qui vous était adressée, monsieur Jacques, je l'ai lue.

—Je le sais.

—Ah ! qui vous l'a dit ?

—La concierge de la rue Durantin, où je suis allé aussitôt après avoir pris connaissance de ce que m'a écrit Maurice.

—Alors, vous savez ce qui c'est passé ; la concierge, une brave femme, qui a été bien bonne pour moi, a dû vous dire que j'étais arrivée une heure trop tard ?

—Oui, Georgette, elle m'a dit cela.

—Ce jour-là, monsieur Jacques, mon malheur a été complet. Ah ! j'aurais dû mourir sur le coup ; mais Dieu ne l'a pas voulu, il m'a condamnée à connaître toutes les douleurs, tous les tourments. Maurice mort, c'est ma vie brisée, c'est la nuit sombre et sans fin autour de moi. Je n'ai plus de joies à espérer ; sans compter les chagrins que j'ai déjà, je n'ai plus que des souffrances à attendre.

En achevant ces mots, elle poussa un gémissement et fondit en larmes.

Sarrue était très agité. Il se demanda s'il ne devait pas dire la vérité à Georgette. Ces mots : Maurice n'est pas mort ! étaient sur ses lèvres. Il ne les prononça point. Il sentit que ce n'était pas suffisant pour la consoler et lui rendre l'espoir. En effet, en disant à la jeune fille que Maurice ne s'était pas suicidé, comme il l'annonçait dans sa lettre, n'était-ce pas lui apprendre aussi que le jeune homme était parti sans dire où il allait, qu'il l'avait abandonnée ! Du reste, Sarrue n'avait jamais cru à la sincérité de l'amour de Maurice. Il eut peur de faire au cœur de Georgette une nouvelle blessure plus cruelle encore que les autres.

—Non, non, se dit-il, je dois garder le silence ; plus tard, quand je jugerai le moment opportun, je parlerai.

—Georgette, reprit-il tout haut, je comprends votre douleur et c'est pour cela que je veux en prendre ma part ; ayez confiance en mon amitié, ne repoussez pas mon dévouement ; c'est ma vie tout entière que je veux vous consacrer. Laissez-moi réparer, autant que je le pourrai, le mal que je vous ai fait. Avec le temps, les plaies de votre cœur se guériront : reprenez votre courage ; songez à votre jeunesse, à l'avenir, c'est-à-dire au long chemin que vous avez à parcourir dans la vie.

—Ma vie est finie, s'écria-t-elle avec force, je n'ai plus de jeunesse, je n'ai plus d'avenir !

—Oh ! malheureuse enfant ! gémit-il. Mais non, reprit-il avec énergie, je lutterai contre votre désespoir, je vous rendrai la confiance et la force que vous avez perdues... Georgette je vous le répète, l'oubli viendra, vous aurez encore des jours de lumière et de soleil et vous retrouverez de nouvelles joies et de nouvelles espérances.

—Georgette, vous êtes ma sœur ; ce que votre frère veut faire pour vous, vous devez l'accepter."

—Non, monsieur Jacques, c'est impossible !

—Encore !

—Je dois vivre seule et dans l'isolement ; je ferai comme je pourrai.

—Ah ! vous me désespérez... Mais que faut-il donc vous dire pour vous convaincre ?

—Rien.

—Georgette, vous n'avez plus confiance en moi !

—Monsieur Jacques, répondit-elle, je n'ai jamais douté de votre cœur, et je crois que vous m'avez rendu toute votre affection. Pour vous prouver que je vous considère toujours comme mon meilleur, comme mon unique ami, je vais accepter votre dévouement.

—Venez, ma fille, dit-il, venez.

Ils sortirent de la chambre.

Et Georgette passa devant les sergents de ville qui la saluaient respectueusement.

QUATRIÈME PARTIE

I

Nous sommes en 1872. Quelques mois seulement nous séparent de l'année terrible. Après avoir été frappée au cœur, la France est encore en deuil. Grave et recueillie, elle songe à réparer ses désastres. Le laboureur a confié de nouvelles semences à la terre, toujours prête à récompenser ceux qui la cultivent, et il attend qu'une moisson abondante vienne remplir ses greniers où les ennemis n'ont rien laissé. L'ouvrier a repris ses outils. Une sorte d'activité fiévreuse règne partout. L'Allemagne a demandé cinq milliards à la France. C'est notre rançon. Pour les lui donner, il faut qu'on travaille. Mais, reprenant possession d'elle-même, la France n'est pas inquiète ; elle connaît ses ressources, est toujours riche. L'agriculture donnera sa part, l'industrie fournira l'autre et le territoire sera libéré, et le dernier soldat prussien passera la frontière.

La guerre, quelle épouvantable chose ! Autour de Paris, que de ruines ?... Mais déjà les maçons sont partout. Les blanches villas se relèvent. Encore quelques mois, et on ne verra plus où sont passés les Allemands.

D'ailleurs, nous approchons du mois de mai, le joli mois qui fait fleurir les roses ; le soleil prodigue l'or de ses rayons, la brise chuchote dans la verte feuillée, les oiseaux chantent joyeusement dans les branches ; le paysage est animé, la campagne fleurie, tout prend un air de fête. On ne voit plus de casques pointus, on commence à respirer, on se sent renaître.

La plupart de ceux qui se sont éloignés de Paris pour se soustraire aux horreurs du siège et de la guerre civile y sont revenus. D'autres encore étaient partis, soldats et francs-tireurs, appelés par le devoir, pour défendre la patrie en danger. De ceux-ci beaucoup ne reviendront plus. Honneur à tous ces héros inconnus ! Qu'ils dorment en paix, nos glorieux vaincus ! Ils ont arrosé de leur sang le sol sacré qu'ils défendaient : et quand on passera sur les champs de bataille de l'Alsace et de la Lorraine, sur les bords de la Loire et du Doubs, on se souviendra d'eux, on se découvrira avec respect et on dira : « C'est ici qu'ils sont tombés, les nobles enfants de la France ! »

Quand on rentra à Paris, après ces terribles

événements de 1870 et de 1871, on éprouvait une sensation de bien-être indéfinissable, comme si l'on arrivait d'un autre monde, ou bien encore comme si l'on sortait d'un tombeau. C'était pour tous une sorte de résurrection.

Quand deux amis se rencontraient, ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre et s'embrassaient avec effusion. On était si heureux de se revoir, si heureux de se retrouver en pleine santé ! On aurait dit qu'on ne s'était pas vu depuis un demi-siècle.

Ah ! on ne sortait pas d'une tourmente ordinaire ; il y avait eu catastrophes sur catastrophes, tout avait été bouleversé, les intérêts de chacun compromis, les membres d'une même famille dispersés ; pour se retrouver, il fallait se chercher et faire souvent des centaines de lieues à travers la France,

Mais, comme nous venons de le dire, la France commençait à se relever, on s'était remis au travail et on voyait déjà l'approche de jours meilleurs.

Dès les premiers jours du mois d'octobre 1871, Maurice Vermont était revenu à Paris. Il s'était installé avenue d'Eylau, tout près de l'arc de triomphe de l'Etoile, dans un magnifique hôtel, entre cour et jardin, qu'il avait fait acheter par son notaire.

Si Maurice avait été pauvre longtemps, il avait vu de très près, en Amérique, l'opulence des autres ; il n'était donc pas complètement étranger aux splendeurs du luxe et à toutes les choses qu'on peut s'offrir quand on a la richesse. La fortune était venue à lui, elle le trouva prêt à la recevoir.

Ayant le droit de ne pas regarder à la dépense, il avait fait de son hôtel une merveille ; les meubles, les tapisseries, les tentures, les décors, tout était féérique. Il avait six chevaux dans son écurie : deux de selle et quatre d'attelage. Six domestiques étaient empressés à le servir et à exécuter ses ordres : c'étaient un maître d'hôtel, une femme de charge, un cuisinier, un cocher, un valet de chambre et un valet de pied.

Du reste, tout ce qu'il faisait était approuvé par Manette Biron. Elle lui avait dit :

— Vous devez régler vos dépenses sur votre fortune ; vous avez près de huit millions ; ne touchez jamais au capital, mais sachez bien employer vos revenus. Donnez du travail aux ouvriers, encouragez les beaux-arts en achetant de belles peintures, des marbres, des bronzes et autres objets d'art. C'est encore une manière de rendre service à son pays.

Il avait suivi ce conseil et il possédait une galerie et une collection de chefs-d'œuvre, qui représentaient plus d'un million.

La rebouteuse lui avait dit encore :

— N'oubliez pas que tous les hommes sont frères et doivent s'entraider ; celui qui vit pour lui seul n'est pas digne de vivre. Le riche doit soulager le pauvre. Vous devez être généreux et charitable. Il ne faudra pas toujours attendre que les malheureux viennent à vous ; à Paris, il y a mille moyens de secourir ceux qui souffrent sans les connaître.

« Maurice, souvenez-vous toujours du temps où vous étiez pauvre, afin de mieux compatir à la misère des autres. Votre cœur éprouvera une immense satisfaction à faire le bien, et plus seront nombreux vos bienfaits, plus vous serez heureux. »

Le jeune millionnaire avait compris, et chaque mois la part des pauvres était prélevée sur le budget de ses dépenses et distribuée à des sociétés de bienfaisance.

Pendant la guerre, Maurice avait fait son devoir. Dès qu'on appela les mobiles à prendre les armes, il quitta son château de Salerne et alla réclamer son droit de défendre la partie envahie par l'étranger. En peu de temps, on en fit un soldat et on l'envoya à l'armée de la Loire. Il était un de ceux qui furent vainqueurs à Coulmiers. Plus tard, le troisième jour de la lutte héroïque que soutint le général Chanzy contre toutes les forces allemandes, il fut blessé près de Beaugency.

Quand il fut guéri, la France venait d'obtenir l'armistice, qui fut suivi de la paix. Il revint à Salerne, et c'est après avoir pris les conseils de Manette Biron, que son installation à Paris fut décidée.

Bien qu'il crût à la mort de Georgette, le souvenir de la jeune fille n'était pas éteint dans son cœur. Il n'avait pas oublié non plus Jacques Sarrue.

— Qu'est-il devenu ? se demanda-t-il. Il voulut le savoir.

Maurice était sans rancune : il eût été heureux, maintenant qu'il était riche, de donner des preuves de son amitié au pauvre poète, en lui venant en aide.

Un jour, il se fit conduire rue Berthe.

Un coupé de maître, attelé de deux chevaux superbes avec deux grands valets en livrée, s'arrêtait rue Berthe, ce fut un événement.

Maurice était bien changé : l'élégant millionnaire ne ressemblait plus guère au pauvre copiste. Pourtant, au bout d'un instant, la concierge le reconnut, ce qui lui fit pousser plusieurs exclamations de surprise.

Maurice attendit patiemment qu'elle fût plus calme. Alors il lui demanda si Jacques Sarrue demeurait toujours dans la maison.

— Oh ! mon cher monsieur, il y a plus de dix-huit mois qu'il a déménagé. D'ailleurs, depuis un an, je ne vois que ça, des déménagements.

— Et aussi des emménagements, sans doute, fit Maurice.

— Oui, mais on regrette toujours ses anciens locataires ; il n'en reste plus un seul, monsieur Maurice. Pour une vieille femme comme moi, s'habituer à de nouvelles figures, c'est très désagréable. Voyez-vous, tout ce qui s'est passé depuis l'année dernière a fait bien du tort au pauvre monde. Croiriez-vous, mon cher monsieur, que j'ai trois logements et deux chambres à louer de suite ? Le propriétaire n'est pas content ; ce n'est pas ma faute pourtant. J'attends et personne ne vient.

— Ne pouvez-vous pas me donner la nouvelle adresse de M. Sarrue ?

— Il me l'avait laissée... mais depuis le temps... Voyons, si je pouvais me rappeler... C'est que je n'ai guère de mémoire. C'était de l'autre côté de l'eau, près de la place Saint-Michel. Attendez, attendez... je me souviens ; oui, c'est bien cela : rue Saint-André-des-Arts, No 8, comme ici. C'est bien heureux que ce soit le même numéro, sans cela je l'aurais oublié.

Maurice remercia la concierge et posa deux louis sur le coin de la commode avant de sortir de la loge.

Comme il n'avait pas cru devoir rappeler le souvenir de Georgette à la concierge, celle-ci, imitant sa réserve, s'était bien gardée de faire allusion au passé, en parlant de la jeune fille.

Maurice remonta dans son coupé, en donnant l'ordre de le conduire rue Saint-André-des-Arts.

Ce fut le concierge qui répondit au jeune homme, sa femme étant occupée chez le principal locataire dont elle était la femme de ménage.

— M. Sarrue ne demeure plus ici, lui dit-il. La physionomie de Maurice exprima une vive contrariété.

— Vous teniez donc beaucoup à voir M. Sarrue ? lui demanda le concierge.

« Malheureusement, je ne peux pas vous dire où ils sont allés. »

Maurice ne fit pas attention à ce pluriel : « ils sont allés. »

— M. Sarrue, continua le concierge, a été forcé de partir d'ici très peu de jours après la Commune. Il devait près de trois termes de loyer et, vous comprenez, ça ne pouvait pas continuer ainsi. D'ailleurs, un loyer de cinq cent cinquante francs, c'était trop pour lui. On lui a signifié son congé par huissier. Pourtant, notre principal, qui est vraiment brave homme, lui a laissé enlever ses meubles. Il est bon de dire aussi que M. Sarrue lui a juré qu'il payerait ce qu'il doit ; mais va-t'en voir qu'il vienne, vous savez le proverbe : « On ne peigne pas un pauvre diable qui n'a pas de cheveux. »

Maurice paraissait très ému.

— M. Sarrue était donc bien malheureux ? demanda-t-il.

— Oh ! une misère complète, monsieur ; mais le malheur n'a épargné personne, et si pendant le siège les gens riches ont souffert, je n'ai pas besoin de vous dire ce que les pauvres ont enduré. Quand M. Sarrue a loué ici, il travaillait dans une imprimerie ; il avait une bonne place, il gagnait, paierait-il, au moins cinq cents francs par mois. Son loyer n'avait donc rien d'exagéré. Mais la guerre est venue ; les patrons, n'ayant plus de commandes pour faire travailler les ouvriers, ont fermé leurs

ateliers. M. Sarrue s'est trouvé sans ouvrage comme tout le monde. Il a demandé un fusil pour aller aux fortifications avec les autres ; mais le solde d'un garde national, quand tout était si cher, ce n'était rien. Pourtant, il fallait vivre. Chacun faisait comme il pouvait. J'en connais, — M. Sarrue est de ceux-là, — qui n'ont pas mangé tous les jours. Le pauvre homme a dû emprunter, faire des dettes...

Maurice sortit de la loge, la poitrine oppressée, le cœur serré.

— A l'hôtel, dit-il à son cocher. Et il se jeta brusquement dans sa voiture.

II

Maurice rentra chez lui. Au bout d'un instant il trouva qu'il manquait d'air. Il ouvrit une fenêtre et respira à pleins poumons. D'un regard distrait et sombre il voyait tomber les feuilles que le vent détachait des rameaux. Il alluma un cigare, mais il ne l'eut pas plus tôt mis entre ses lèvres qu'il le lança dans le jardin avec un mouvement fébrile. Il sentit un frisson courir dans ses membres. Croyant qu'il avait froid, il referma la fenêtre. Alors, le front penché, la tête pleine de pensées amères, il se mit à marcher à grands pas dans la chambre.

On était aux derniers jours d'avril ; les marronniers montraient toutes leurs feuilles et les lilas commençaient à fleurir.

Un soir que Maurice était occupé à écrire des lettres dans son cabinet de travail, dont les fenêtres comme celles de sa chambre ouvraient sur le jardin de l'hôtel, plusieurs grands éclats de rire attirèrent tout à coup son attention.

— Ce sont les domestiques qui s'amuse, pensa-t-il.

Et il se remit à écrire.

Dans le jardin, les rires continuaient, et Maurice entendit son cocher qui disait :

— Si nous ne lui jetons pas un nœud coulant autour du corps, nous ne parviendrons jamais à le prendre.

Cette fois, Maurice ne put résister à la curiosité de voir ce qui se passait. Il se leva et se remit à la fenêtre. Alors un spectacle fort amusant lui fut offert ; tous ses gens étaient dans le jardin, depuis le cuisinier, qui avait quitté sa cuisine, jusqu'à la femme de charge, laquelle, il est vrai, n'avait autre chose à faire qu'à boire, manger et dormir, ce qui ne l'empêchait pas de gourmander souvent les autres domestiques en leur reprochant leur paresse.

Le valet de chambre et le valet de pied, ayant grimpé sur les deux plus grands arbres du jardin, se tenaient, tant bien que mal, perchés dans les branches.

Or, ce qui avait mis en émoi les serviteurs de Maurice Vermont et provoquait ainsi leur gaieté, c'était un singe.

Ce quadrumane, qui s'était sans aucun doute évadé de la cage où on le retenait captif, était arrivé dans le jardin de l'hôtel en sautant d'un arbre sur un autre, tout fier et tout joyeux de savourer les agréments de la liberté. La femme de charge avait signalé sa présence et les autres domestiques étaient vite accourus pour faire la chasse au fugitif.

Cet animal, de petite taille, et joli autant que peut l'être un singe, était du groupe des *hélolithèques*, c'est-à-dire à queue prenante.

C'était vraiment très drôle de le voir se suspendre à une branche par la queue, se balancer un instant et s'élaner sur une autre branche autour de laquelle sa queue s'enroulait comme un anneau. D'autres fois il s'asseyait, et ses petits yeux ronds, pleins d'éclat et d'une mobilité étrange, se fixaient audacieusement sur ceux qui le poursuivaient, comme pour leur jeter un défi. Il semblait leur dire :

— Quand vous sauterez comme moi d'une branche sur une autre, vous me prendrez.

La suite au prochain numéro

Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance.